

ENTREVUE

Jean-François Revel
Page F 7

DE VISU

La Demeure
Page F 10

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

CAHIER
F

VIE LITTÉRAIRE

Lettres belges : la preuve par deux

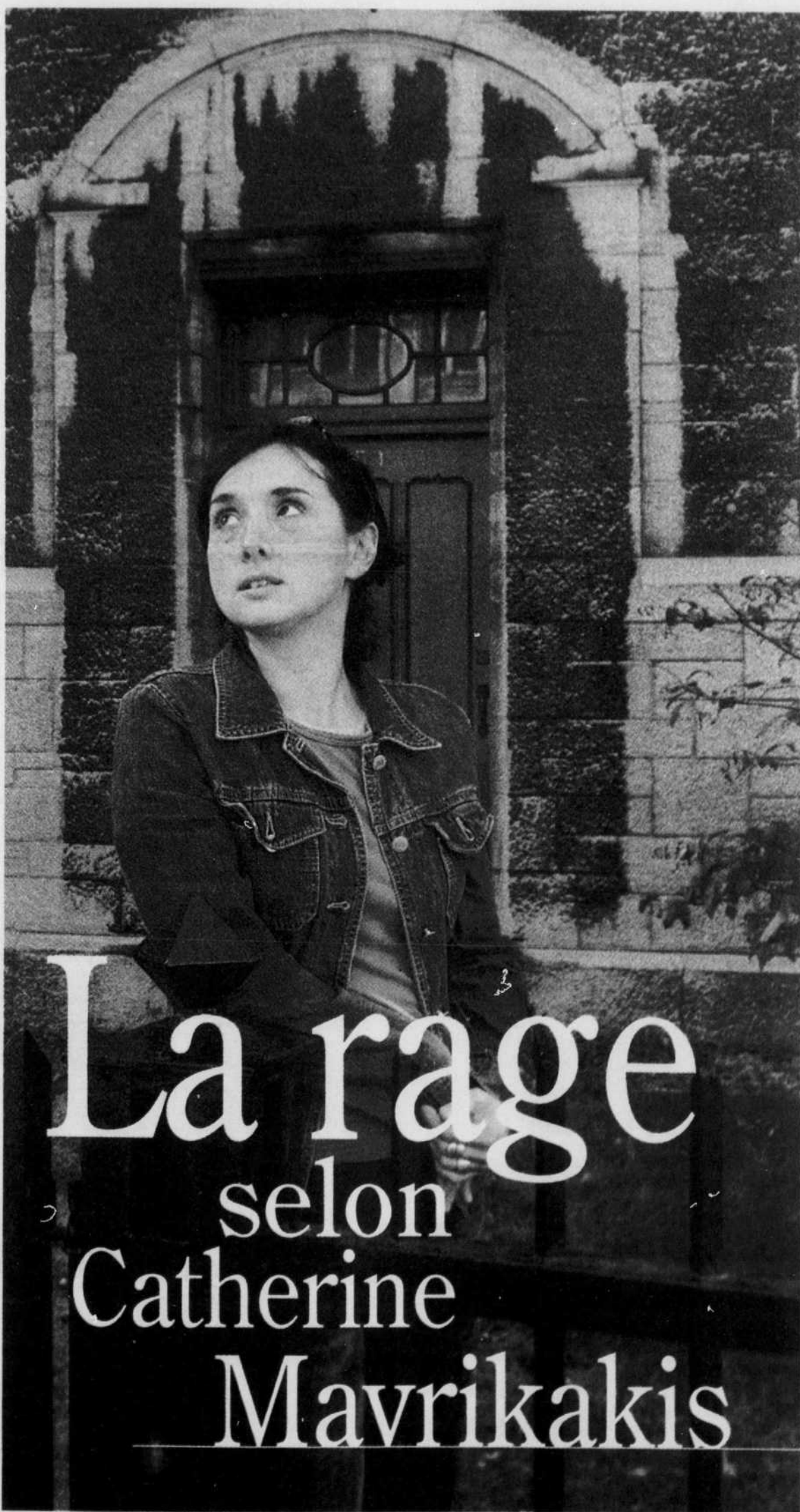
À travers une série d'événements culturels et littéraires, la Communauté française de Belgique, dont c'était hier, vendredi, la fête officielle, souligne cet automne le vingtième anniversaire de l'ouverture, à Québec, de la première délégation Wallonie-Bruxelles à l'étranger. Pour l'occasion, nous avons demandé à l'écrivain et journaliste belge Jacques de Decker de préparer cet aperçu de la littérature belge contemporaine.

JACQUES DE DECKER
COLLABORATION SPÉCIALE

Bruxelles — Il y a au moins deux littératures belges, c'est même le moins que l'on puisse dire. Non que l'on veuille distinguer par là celle qui s'écrit en français de celle qui s'écrit en néerlandais: cette dernière n'est jamais qualifiée par ceux qui la pratiquent que de flamande. Le phénomène est d'ailleurs comparable à la différenciation entre littérature québécoise et littérature canadienne, celle-ci ne correspondant en fin de compte qu'à l'anglophone. Le fait littéraire, entre la Belgique et le Canada, présente des points de convergence, à ceci près que les écrivains de langue française, en Amérique, s'identifient au sous-ensemble, alors que dans ce coin d'Europe qui lui sert de centre, ils se revendiquent — par paradoxal défaut, puisque nul ne le leur dispute — du pays entier. Mais, répétons-le, ce n'est pas de cette dualité-là qu'il s'agit mais bien plutôt de celle qui oppose, en Belgique, la littérature de large diffusion de celle qui emprunte des voies plus confidentielles.

D'une part, on dénombre en Belgique quelques stars de l'édition en langue française. Deux d'entre elles vont être fêtées abondamment l'année qui vient, qui sera celle du centenaire de Simenon et du vingtième anniversaire de la mort d'Hergé. Le père de Maigret et celui de Tintin ont enrichi la mythologie de deux figures essentielles. Le commissaire taiseux et le petit reporter flanqué de son fox-terrier sont d'une étonnante vitalité: à travers la nouvelle série télévisée où Bruno Cremer lui prête ses traits, Maigret est en train de conquérir un nouveau public; Tintin, lui, s'affirme de plus en plus comme une icône du XX^e siècle, porteur des idées et des illusions de son époque, la conquête de la Lune en étant le symbole. Mais sur le terrain de la popularité massive, d'autres héros créés par des Belges se sont imposés: songeons à Largo Winch, à Treize, à Thorgal, trois créatures du scénariste bruxellois Jean van Hamme, au Chat de

VOIR PAGE F 2: BELGES



La rage selon Catherine Mavrikakis

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Les romans de Catherine Mavrikakis sont pleins de rage. Une rage sourde, qu'elle crache à petites doses, par tirades vitrioliques et décapantes. *Ça va aller*, son dernier roman qui vient de paraître chez Leméac, s'attaque de façon particulièrement virulente à l'institution littéraire québécoise et à quelques-unes de ses icônes, notamment Hubert Aquin et Réjean Ducharme. Claque de fouet au milieu de l'apathie ambiante.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Avec ces idoles, Catherine Mavrikakis entretient une relation ambiguë, un rapport qui passe de la rage à l'amour à la rage. En entrevue, la professeure d'université de Concordia conclura finalement que le Québec a besoin d'un père littéraire, le premier (Aquin) étant mort suicidé et le second (Ducharme) n'étant jamais sorti de l'adolescence.

Aussi son personnage, Sappho-Didon Apostasias, désire-t-il faire de son enfant le grand écrivain québécois de nos rêves.

L'idée de ce roman n'est pas surgie de nulle part. On a souvent dit à Catherine Mavrikakis qu'elle ressemblait à Bérénice, l'héroïne de *L'avalée des avalés*, roman que signait Réjean Ducharme en 1966. «Cela me faisait particulièrement suer, dit Mavrikakis. Et en même temps, j'avais une fascination [pour ce personnage]; c'est ma fascination et ma haine [qui sont dans ce roman].»

«Bérénice est une héroïne qui ne se laisse pas faire. Elle n'a pas la langue dans sa poche et l'injure lui vient facilement», dit gentiment le Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec à son sujet.

Dans *Ça va aller*, Sappho-Didon Apostasias se confond avec le personnage d'Antigone, que l'on retrouve dans le livre *Allez va Alléluia!* (lire ici une parodie du titre *Va savoir*, de Ducharme), signé par un certain Robert Laflamme qui partage certains traits avec Réjean Ducharme.

«J'aurais pu citer Sophocle ou Alfieri et pas un vulgaire écrivain comme Laflamme; si je suis un personnage, je veux être un personnage classique, pas la coqueluche du moment, de la décennie ou de la nation», réplique Sappho-Didon à son ami Humberto, qui lui rappelle cette ressemblance dans le roman.

Dans la vie, Catherine Mavrikakis se dit moins virulente que dans ses livres. N'empêche, en entrevue, la professeure de littérature de l'université Concordia s'enflamme contre la faiblesse de la critique littéraire québécoise, contre cette mollesse de l'institution ou règne inexorablement le consensus et qui fait de l'université un milieu mort plutôt qu'un milieu de vie et de débat.

«Il y a quelque chose qui m'horripile dans la littérature québécoise, c'est peut-être tout cet héritage laflammien, qui est et qui n'est pas de Ducharme, mais dont Ducharme fait partie. Tous les gens qui ont un discours un peu idéaliste sur l'enfance.»

Et ce qui l'exaspère, c'est aussi cette mentalité enfantine, «la bêtise bon enfant, la gentillesse du colonisé», qui caractérise le Québec.

«Moi, j'aime la littérature américaine ou étrangère. C'est bien mieux que celle que l'on fait ici en ce moment. On écrit mal ici: on est si complaisants. La critique est épouvantablement besogneuse, sans envergure», dit Sappho-Didon dans *Ça va aller*.

Et pourtant, ce Québec qui l'assomme, elle en retrouve les traits en elle-même, en cette enfant du Québec qu'elle est devenue, puisqu'elle y est arrivée alors qu'elle était toute petite.

«Il y a chez Réjean Ducharme une non-sortie de l'adolescence», dit-elle, avant d'ajouter que ce travers fait partie de son propre univers, de son propre style, «parce que mon personnage, c'est aussi une grande adolescente qui fait sa crise de nerfs et qui gueule contre tout».

VOIR PAGE F 2: LA RAGE

JACQUES GRAND'MAISON

Réenchanter la vie

Un contrepois au désenchantement contemporain

296 PAGES • 24,95 \$

FIDIS

LIVRES

LA RAGE

On sent aussi chez Mavrikakis un attachement infini au Québec

SUITE DE LA PAGE F 1

Quant à Aquin, c'est le père impossible, puisqu'il s'est enlevé la vie, refusant de voir ce que les lendemains porteraient.

«Aquin est parti avec l'héritage, c'est comme ça que je le vois. Il ne nous a pas dit quelle voie suivre, [...] Il faut faire le deuil d'Aquin [...], dans son absolu. Il faut savoir rater les choses. C'est peut-être la leçon de Ducharme, ce ratage-là», dit Mavrikakis. Aussi son roman flirte-t-il constamment avec l'essai, même si le fait que ce soit un roman, justement, lui permet de dire toutes ces vérités spontanées qu'il est précisément impossible de dire dans un essai.

«Si elle [le personnage de Sappho-Didon Apostasias] écrivait un essai, il faudrait qu'elle pense un peu plus longtemps», reconnaît Mavrikakis en entrevue. Tout personnage de fiction qu'elle est, Sappho-Didon Apostasias peut, elle, «se permettre de pêter les plombs».

Et Catherine Mavrikakis écorche au passage quelques institutions, d'abord les médias, qui ne sont «surtout pas assez critiques», le Parti québécois, qui, «dans sa campagne référendaire, s'appuie sur les écrivains les moins subversifs, les moins inspirés, les plus ennuyeux», l'université, dont elle dit qu'il y règne «une espèce de consensus en classe. À la fin du cours, il faut que l'étudiant comprenne tout, comme si les choses n'étaient pas un peu plus com-

Catherine Mavrikakis

Ça va aller

LEMÉAC

plexes», et enfin l'institution, qui momifie, qui défie ses monuments littéraires avant même qu'ils n'aient vraiment existé en tant qu'auteurs.

Parmi les auteurs favoris de Sappho-Didon, on trouve, aux côtés d'Aquin, Thomas Bernhard, ce maître de la haine de l'Autriche, son pays, de la haine de soi.

Pour Mavrikakis, cette rage se tourne contre le Québec, même si, fille d'une mère française et d'un père grec, elle est arrivée ici en très bas âge, même si elle a fréquenté le lycée français et porte un nom étranger. Aussi cette haine de soi se confond-elle parfois chez elle avec une quête identitaire.

«La différence entre Thomas Bernhard et moi, et il y en a beaucoup d'autres parce que Thomas Bernhard écrit vraiment de façon magnifique, est que lui est Autrichien de souche. Chez moi, cette parole est un peu toujours décalée. J'ai toujours l'impression que, oui, on peut dire du mal de soi, mais moi, est-ce que je suis ce moi-là?»

De toute façon, convient-elle, «on n'est jamais à 100 % quelque chose». Et Sappho-Didon de reprendre de plus belle, sur le thème de la «néo-québecitude»:

«J'ai envie de leur cracher à la face. J'ai envie de leur vomir dessus, à ces dinos-Québécois, à ces vieux-vieux-vieux Québécois. Néo-Québécoise, moi? Je suis arrivée ici à deux mois. Ça fait quarante et un ans que je suis là, avec eux, et je suis encore néo. Quand j'aurai 90 ans, ils parleront encore de ma néo-québecitude...»

Et au-delà de la rage, on sent aussi chez Mavrikakis un attachement infini au Québec. Et il y a, dans son titre, dans son discours, un doigt de cette résignation qu'elle abhorre de cette impuissance qui fait qu'on dit «ça va aller», justement. Un doigt de cette mollesse et de cette adolescence qu'elle veut dépasser. Ça va aller, puisqu'il le faut, ça va aller et on va faire avec, ce Québec-là...

ÇA VA ALLER

Catherine Mavrikakis
Leméac Éditeur
Montréal, 2002
160 pages

Lire également la critique de Michel Biron, page F 3.

BELGES

Le bataillon des romanciers est aussi très combatif

SUITE DE LA PAGE F 1

Philippe Geluck, à Bob Morane aussi, qui va devenir tout prochainement un personnage cinématographique, ce qui forcément renforcera sa renommée.

Si l'on aborde la littérature générale, celle qui ne se conforme pas aux impératifs d'un genre, on rencontre d'abord la championne absolue des tirages qu'est Amélie Nothomb. Cette arrière-petite-fille d'un barde wallon nommé Paul Nothomb, cette petite-niece de Paul Nothomb, ancien compagnon de Malraux durant la guerre d'Espagne, devenu depuis exégète de la Bible, se profile, quel que soit le jugement que l'on pose sur son œuvre, comme la romancière la plus lue de son époque: cela se vérifie en édition ordinaire, en livre de poche, en nombre de prêts en bibliothèque, voire en densité de vols à l'étalage. Nothomb qui, à la différence de bien de ses aînés, n'a jamais renié son identité belge, s'inscrit dans une tradition locale, celle du surréalisme.

Poésie belge

Nothomb, proche de Magritte et de ses amis écrivains? Elle a le sens de la formule d'un Scuteinaire, l'humour décapant d'un Mariën, l'approche paradoxale d'un Paul Nougé, tous représentants du groupe de Bruxelles, dissident de l'orthodoxie parisienne décriée par Breton. On pourrait même voir en elle, quitte à indigner quelques beaux esprits, une héritière du plus grand poète belge du siècle dernier, Henri Michaux.

Parlons-en, de cette poésie belge dont le dynamisme n'a jamais faibli (autre point commun avec la littérature québécoise, d'ailleurs).



Amélie Nothomb

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

On ne finirait pas d'énumérer les œuvres qui continuent de se déployer, de Philippe Jones à Claire Lejeune, l'un et l'autre auteurs penseurs à l'expression lyrique, de Jacques Crickillon à William Cliff, dont les recueils sont placés sous le signe du vagabondage passionné, de Georges Thinès l'encyclopédiste à Werner Lambersy le globe-trotter. Leur public est plus restreint que celui des romanciers, mais ils ont leurs éditeurs (le plus prolifique étant L'Arbre à Paroles), leurs lieux de ralliement (l'extraordinaire Théâtre Poème à Bruxelles notamment, que Monique Dorsel anime infatigablement), leurs revues, leurs réseaux, et font de la Belgique l'un des principaux foyers de la poésie de langue française.

Le bataillon des romanciers est aussi très combatif. Pierre Mertens a encore prouvé récemment, avec *Perasma*, qu'il était le plus libre et le plus audacieux d'entre eux, en tressant comme personne la confession intime et la réflexion sur le cours du monde. Jacqueline Harpman est très productive, alternant la fiction pure avec des variations ironiques sur le grand âge et l'approche de la camarade. Parmi les plus jeunes, on ne sait où donner de la tête, entre le romantisme ironique d'un Jean-Luc Outers, la fausse froideur distanciée d'un Jean-Philippe Toussaint, dont le récent *Faire l'amour* défraie la chronique de cet automne littéraire, la virtuosité d'un Vincent Engel, qui édita au Québec (à L'Instant

même) avant d'être tenu pour une valeur sûre chez Fayard, l'humour décapant d'Alain Berenboom ou de Thomas Günzig, dont *Mort d'un parfait bilingue* remporta le prix Rossel, plus importante distinction belge, l'an passé, et est tout récemment reparu en Folio. Xavier Hanotte, dont *Les lieux communs* viennent de sortir chez Belfond, explore toujours cette scène fondamentale que demeurent à ses yeux les charniers de 14-18 (le livre a un combattant québécois pour protagoniste), tandis que Bernard Tirtiaux, peintre verrier de profession, continue à raconter le destin d'artisans des temps lointains. En quoi il se distingue de son frère François Emmanuel, dont les romans sont souvent hantés par la Deuxième Guerre mondiale: sa *Question humaine* a eu un grand retentissement en Allemagne. Ils ont de qui tenir: ils sont l'un et l'autre les neveux de Henri Bauchau, l'un des «grand old men» des lettres belges. Du retentissement international à la reconnaissance des initiés, des gros tirages aux quêtes confidentielles, la littérature francophone, en Belgique, se porte on ne peut mieux. Pourvu que ça dure.

Jacques de Decker a dirigé les pages culturelles du quotidien *Le Soir* de 1985 à 1990. Il a publié récemment *La Brosse à relire* (Luca Wilquin, 1999), un recueil d'articles sur la littérature belge d'aujourd'hui.

JULIE FAUTEUX

C'est un bruit qui me sauve



Une écriture où l'on entend respirer le moindre événement au sein d'une immensité secrète.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC
20^e Colloque de l'Académie
Samedi 5 octobre 2002
Hôtel Gouverneur, Place Dupuis
1415, rue Saint-Hubert, Montréal H2L 3Y9
(métro Berri-UQAM)

LITTÉRATURE ET CYBERESPACE

- 9h Accueil par Jean Royer, président de l'Académie; Présentation du colloque par Jacques Allard, vice-président et animateur; Mot du président d'honneur: Claude Lévesque, membre de l'Académie
- 9h15 Exposé inaugural: "La fin du texte comme objet" par Jean-Claude Guédon, Université de Montréal
- 9h45 Discussion
- 10h I. Écrire à l'ère du cyberspace
Naïm Kattan, membre de l'Académie: "L'écrivain persiste"
Monique LaRue, membre de l'Académie: "De la plume au palm"
Philippe Aquin, Société Orange, S.A.: "L'écriture technologique"
- 11h Discussion
- 11h15 II. Écrire dans le cyberspace
Élisabeth Vonarburg, romancière: "R.V."
Louis Caron, membre de l'Académie: "Comment j'ai abordé le cyberspace"
François Barcelo, romancier: "Mes hauts et mes bas dans le cyberspace"
- 12h15 Discussion
- 12h30 Déjeuner (buffet payant sur place)
- 14h III. Lire dans le cyberspace
Hervé Fisher, Université Concordia: "Peut-on être cyberécrivain"
Jacques Dufresne, Agora: "L'Encyclopédie numérique Agora"
Olivier Dyens, Revue *Chair* et métal: "L'esthétique de la mutation"
- 15h Discussion
- 15h15 IV. Lire dans le cyberspace
Jean-François Chassay, U. du Québec à Montréal: "La machine illimitée"
Christian Vandendorpe, Université d'Ottawa: "Genres virtuels"
Derrick de Kerckhove, Université de Toronto: Lire dans le cyberspace"
- 16h15 Discussion et Conclusions avec Hervé Fisher
- 17h Mot de la fin par André Ricard, secrétaire de l'Académie

ENTRÉE LIBRE

Colloque soutenu par
le Conseil des Arts et des lettres du Québec;
le Conseil des Arts de Montréal;
et le Conseil des Arts du Canada.

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 18 au 24 septembre 2002

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Biograph. Qc	TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS	P. MARTINEAU	les Intouchables	2
2	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	4
3	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	91
4	Roman Qc	MUSIC-HALL ! ♥	G. SOUCY	Boréal	4
5	Roman	LES CORRECTIONS	J. FRANZEN	Boréal	3
6	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont	82
7	Érotisme Qc	AU FOND DES CHOSES	W. ST-HILAIRE	Laclé	5
8	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	14
9	Biograph. Qc	QUE FREUD ME PARDONNE !	J. VOYER	Libre Expression	22
10	Sc. Sociales	L'OBSESSION ANTI-AMÉRICAINNE ♥	J.-F. REVEL	Plon	2
11	Chroniques Qc	PLAISIRS PARTAGÉS	F. RUEL	Libre Expression	2
12	Roman	LORSQUE J'ÉTAIS UNE ŒUVRE D'ART	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	2
13	Poïar	PARS VITE ET REVIENTS TARD ♥	F. VARGAS	Viviane Hamy	41
14	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Leméac / Actes Sud	13
15	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	103
16	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	21
17	Poïar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	23
18	B.D.	TITREUF, t. 9 - La loi du préau	ZEP	Glénat	1
19	Actualité	WORLD TRADE CENTER, 47 ^e ÉTAGE	B. DELLINGER	Robert Laffont	4
20	Roman	LA FÊTE AU BOUC ♥	M. VARGAS LLOSA	Gallimard	18
21	Roman Qc	OUF ! ♥	D. BOMBARDIER	Albin Michel	19
22	B.D.	ALBUM SPIROU, L. 265	COLLECTIF	Dupuis	4
23	Roman Qc	LA BRÈCHE	M.-S. LABRÈCHE	Boréal	1
24	B.D.	LARGO WINCH, t. 12 - Shadow	VAN HAMME / FRANCO	Dupuis	10
25	Actualité	GUERRE ET MONDIALISATION	M. CHOSSUDOVSKY	Écosociété	3
26	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC) ♥	H. MAJOR	Fides	49
27	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denobé	13
28	Roman	LE LIVRE DES ILLUSIONS ♥	P. AUSTER	Leméac / Actes Sud	17
29	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	89
30	Gestion	LA STRATÉGIE DE L'AUTRUCHE	O. AKTOUF	Écosociété	3
31	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	les Intouchables	43
32	Nutrition	BON POIDS, BON CŒUR ♥	MONTIGNAC / DUMESNIL	Flammarion Qc	17
33	Santé	VAINCRE LE BURNOUT	J. LANGUIRANO	Stanké	1
34	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE ♥	Y. ARTHUR-BERTRAND	de La Martinière	43
35	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	97
36	Essais	POUR L'AMOUR DES ENFANTS	BEAUJEU / MAILLOUX	Trait d'Union	5
37	Nutrition	MAIGRIR SANS RÉGIME	J.-P. ZERMATI	Odile Jacob	25
38	Roman Qc	DE L'ÉTOFFE DES MIROIRS	N. LEDUC	Varia	1
39	Humour Qc	PENSER C'EST MOURIR UN PEU, t. 2	G. TASCHEREAU	les Intouchables	1
40	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEX	W. ST-HILAIRE	Laclé	32
41	Beaux livres	LA TERRE VUE DU CIEL ♥	Y. ARTHUR-BERTRAND	de La Martinière	147
42	Histoire	LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT ♥	J. ATTALI	Fayard	30
43	Roman Qc	LE GÔUT DU BONHEUR, t. 1, 2 & 3 ♥	M. LABERGE	Boréal	92
44	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme	27
45	Ésotérisme	ASTROLOGIE 2003	A. D'AMOUR	L'Homme	2

♥ : Coup de Cœur RB ; Nouvelle entrée ; Nombre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Venez rencontrer Catherine PRELJOCAJ

Dédié «aux âmes sensibles», ce récit d'une guérison raconte aussi le parcours qui a conduit l'auteur sur les traces de ses ancêtres, de sa famille, une quête de son identité profonde qui lui a finalement permis des retrouvailles avec elle-même.

Le samedi 28 septembre de 14 h à 15 h 30
Succursale Champigny
4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

LES FICELLES DU POUVOIR

Tome I de la Correspondance générale de Louis-Hippolyte La Fontaine

LES FICELLES DU POUVOIR

LOUIS-HIPPOLYTE LA FONTAINE / ROBERT BALDWIN

Ce qui surprend, au premier abord, dans cette correspondance, c'est le climat de confiance et l'amitié sincère qui semblent unir les deux hommes. Chacun partage avec l'autre ses craintes et ses espoirs, ses déboires personnels et ses bons coups, ses états d'âme à l'égard de la politique et des affaires. — Éric Bédard, Présentation.

2002, 232 p., 24,95 \$ [ISBN 2-92245-69-1]

LES ÉDITIONS VARIA

Distribution: Prologue
www.varia.com
info@varia.com

C.P. 35048, C.S.P. Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 • Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128

D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre libraire.

LIBER

Guy R. Legault

La ville qu'on a bâtie

Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal 1956-1986

270 pages, 25 dollars

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Dans l'abîme
enchantéLOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Pastiche, polar, féerie ou fantasmagorie, la plume de Zoé Valdès vole d'un genre à l'autre sans jamais s'égarer. Mue par une seule urgence, celle de raconter l'exil, elle parcourt sans relâche un univers tour à tour lyrique, carnavalesque ou désespéré, aussi imprévisible que la vie elle-même. Fabuleuse fable sur le bien et le mal, *Miracle à Miami*, dernier roman de l'écrivaine cubaine exilée à Paris, repousse les frontières du réel pour plonger dans l'univers baroque et panthéiste d'un Miami qui serait à la fois la faute et l'intime rémission.

Au centre de cet univers débridé règne Iris Arcane, la plus belle des femmes, véritable «poème perché sur deux jambes de rêve». Arrachée à son île par un photographe qui en a fait un mannequin célèbre alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, elle a su se libérer de ce mauvais génie pour filer le parfait bonheur avec le milliardaire américain Saul Dressler. Choisie pour sa bonté, sa candeur, son altruisme et sa sensibilité, elle est l'élue, attirant sur elle les forces du mal qui se déchaineront pour empêcher le miracle de s'élever des moiteurs de la ville la plus décriée au monde.

Appelé à sa rescousse, le détective visionnaire Tendon Mesurat — qui a longtemps caressé le rêve de la pierre philosophale — mène l'enquête, secondé par Cyril, l'ange gardien à la peau cannelle et aux ailes de plumes de nacre qui protège la divine Iris Arcane. Ils devront se mesurer à une pléthore de petits et grands malins rassemblant la crème de l'imaginaire cubain avec son vaudou, ses grigris, ses philtres invraisemblables et ses multiples saints issus du paradis panthéiste. Objet de la vengeance de son

ancien Pygmalion et de la jalousie destructrice de Fausse Univers, sa rivale siliconée, Iris Arcane s'avère en effet être le dernier obstacle au plan du terrible www.homobarbaro.com qui, par son Protostodrome, compte anathématiser la planète entière à l'aide de son éternelle rengaine de l'utopie terroriste.

A gros traits, l'auteur brosse ici un portrait délicieusement atypique de la communauté américano-cubaine, faisant tourner, au

tour de l'héroïne menacée, des hommes et des femmes qui vivent cruellement leur exil. Parmi ceux-ci, il y a Martyre Espérance, la mère aux mille conseils, Aimé Transit, le père, militant écologiste nouveau genre, et Océanie, la sœur cadette, une nymphomane sympathique assoiffée de savoir.

S'ajoutent à cette joyeuse ribambelle la grand-mère, Ma' Passiflore, qui voit s'éveiller une homosexualité tardive sous les traits de l'intraitable Calamity Lévy, et Divo, le chien familial complètement givré, qui devra se soumettre à des séances de psychiatrie canine pour goûter enfin le paradis américain.

Fidèle à elle-même, Zoé Valdès retrouve cette langue foisonnante à l'excès qui, au risque même de déplaire, use abondamment de l'hyperbole. Elle n'hésite pas non plus à hausser le ton, quitte à grossir le trait pour mieux saisir les travers d'une humanité qui se débat sous son œil impitoyable. Jonglant avec les genres avec une audace aussi géniale que surréaliste, elle atteint, avec *Miracle à Miami*, une exubérance qui transcende le réel pour mieux toucher l'invisible.

MIRACLE À MIAMI

Zoé Valdès

Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Albert Bensoussan
Gallimard
Paris, 2002, 280 pages

Michel Biron

Les Autrichiens ont Thomas Bernhard pour leur rappeler à quel point on peut détester son propre pays. Livre après livre, il a répété sa haine de l'Autriche bourgeoise et prétentieuse. Il l'a dit avec son style infiniment répétitif, la haine, chez lui, tenant moins de l'impulsion que d'un splendide entêtement. A plusieurs lecteurs (autrichiens ou non), cette haine ressaisie a pu avoir l'air d'une idée fixe. Elle n'en a pas moins produit l'une des œuvres les plus originales du XX^e siècle.

Au Québec, on ne voit guère qui pourrait ressembler, de proche ou de loin, à l'auteur de *Maitres anciens*. Plusieurs rêvent toutefois de voir surgir un jour un Thomas Bernhard québécois, capable de purger la littérature québécoise d'un «nous» devenu encombrant. A défaut de trouver un tel écrivain dans la réalité, Catherine Mavrikakis invente un personnage de roman qui incarne ce type. C'est l'héroïne de son deuxième roman, *Ça va aller*. Elle est néo-Québécoise et porte un nom gréco-romain: Sappho Didon Apostasias.

Ce personnage triplement mythologique admire d'ailleurs Thomas Bernhard. Et, à ses yeux, la haine a toujours été un bon principe en littérature: «Pour penser, pour exister, il faut pouvoir dire du mal de tous et de toutes et il ne faut pas avoir de cœur.» Le principe connaît cependant quelques problèmes d'application pratique. Il faut bien reconnaître, sauf à se payer de mots, que la haine est plus facile à fantasmer qu'à traduire en actes. Surtout au Québec. Comment en effet être dur dans un monde irrémédiablement mou? Comment résister au désir d'être avec les autres quand les autres sont sympathiques, n'ont pas commis de crimes de guerre et s'obstinent à vouloir notre bien? Comment ne pas accepter de faire des compromis, d'adoucir ses propos, de jouer le jeu? Le Québec ne sera jamais l'Autriche puisqu'il n'y a pas moyen d'y penser, d'y exister en dehors des autres. C'est trop petit, trop enveloppant, trop maternel, en

un mot. «Au Québec, affirme Sappho, rien n'existe hors de l'inceste.»

«Ça va aller» le titre agréablement ironique donne le ton à l'ensemble de ce roman écrit avec la rage d'un pamphlet. «Ça va aller» signifie bien sûr que ça ne va pas du tout. Nous sommes tout de suite placés à l'étage supérieur, le fameux deuxième degré, celui qui permet à Catherine Mavrikakis de trahir allégrement ce Québec qui la tue. Mais le titre renvoie, plus précisément, au titre d'un roman d'un des personnages du roman, *Allez, va alléluia*. Ça vous dit quelque chose? Le personnage-écrivain se nomme Robert Laflamme, alias Réjean Ducharme (auteur de *Va savoir*). Eh oui, encore un roman québécois qui, comme le plus récent de Monique Proulx (*Le cœur est un muscle involontaire*, Boreál), fait de Ducharme un héros. Mais cette fois, Ducharme n'a plus le beau rôle. Il passe pour être l'expression parfaite de ce Québec mou et infantile que dénonce Sappho. Il devient l'écrivain détesté, celui contre qui il faut désormais écrire.

Pour se débarrasser de l'influence néfaste de Ducharme, Sappho se cherche des modèles positifs plus accessibles que celui de Thomas Bernhard. Etant donné son nom, on aurait pu penser qu'elle se serait tournée du côté de femmes de lettres. Or c'est un autre homme qu'elle choisit, l'autre grande figure de la Révolution tranquille: Hubert Aquin, le double inversé de Ducharme. Le roman de Mavrikakis est entièrement structuré autour de ce couple antithétique: Aquin le magnifique et Ducharme l'infantile. Ils s'opposent aussi radicalement que, disons, Rousseau et Voltaire, voire Camus et Sartre. Sappho choisit donc le camp de l'écrivain suicidé. «Moi, je n'aime qu'Hubert Aquin. Alors, Laflamme, il peut aller se rhabiller. Il ne lui arrive pas à la cheville, à mon suicidé magnifique. Je ne comprends pas du tout l'admiration qu'on leur porte, à Laflamme et à ses semblables, à ces avatars de Réjean Ducharme, à ces idolâtres de l'enfance qui font du Québec une terre d'éternels mioches impuissants.»

Mais le couple Aquin-Ducharme est retors. Sappho a beau se réclamer d'Aquin, c'est Ducharme qui est donné en héritage. Son amie Eva le lui a dit très franchement: même quand elle se prend pour la fille d'Aquin, c'est à l'autre qu'elle ressemble, et c'est encore à lui qu'elle emprunte, malgré elle, sa passion pour le langage. Le lecteur de Ducharme reconnaîtra dans son discours des formules, des phrases entières, directement reprises à lui ou l'autre des personnages de Ducharme. Pour se défaire de cette emprise, pour tenter de se déduchardiser, Aquin ne suffit pas — même si les pastiches de ce dernier sont nombreux. Elle va brièvement voir du côté des femmes: «J'ai lu trop de Laflamme, cela déteint. C'est mauvais, vraiment mauvais. Je vais me mettre à lire de grands écrivains. Pas les ratés de la littérature. Du Anne-Marie Alonzo, du Nicole Brassard, du Martine Audet.» Ducharme n'aurait pas mieux dit.

Sappho ne sait pas mentir longtemps. Peu à peu, la haine contre Laflamme-Ducharme s'adoucit, et Sappho ne le rejette plus tout à fait. A partir du moment où elle porte un enfant, elle avouera même éprouver une certaine affection pour cet écrivain à qui elle voulait mettre le poing sur le visage. Il faut dire que l'enfant est de lui — c'est du moins ainsi qu'elle présente les choses. Elle porte donc l'enfant de son propre père. Fruit d'un accouplement incestueux — cet inceste dont elle disait qu'il était la seule façon d'exister au Québec —, sa fille s'appellera Lou, comme Lou-Andreas Salomé, l'amie et la correspondante de Rilke. Lou sera «l'écrivaine québécoise du vingt et unième siècle». Dans l'avant-dernier chapitre, Sappho lui écrit une lettre solennelle qui ressemble à un testament: «Je pars. Je ne te lègue rien. Il

n'y aura pas d'héritage.» La mère promet de s'effacer, de se suicider et de redonner ainsi à sa fille la liberté d'exister en dehors du giron maternel, en dehors de ce Québec incestueux qui n'en finit plus d'étouffer ses enfants. Le geste paraît peut-être théâtral, mais il n'a rien à voir avec le désir de transformer le suicide en spectacle. Par son effacement annoncé, la mère travaille simplement au salut de sa fille. Et à celui du Québec, par la même occasion.

«Ça va aller» est un livre virulent, porté par une énergie extraordinaire. Il contient des pages d'une lucidité admirable sur la question du père et notamment sur la fascination exercée par Aquin: «Aquin, c'est le père avec lequel on a vraiment peu en commun. Le père qu'on déshonore et sans aucune honte, le père que le simple fait de naître dans un Québec aussi mou, dans la débilité générale, trahit. Aquin, c'est le père qu'on assassine.» Ce court roman dit beaucoup de choses en peu de pages et donne parfois l'impression de vouloir tout régler sur-le-champ, que ce soit à propos du Québec, du multiculturalisme, de Ducharme et Aquin ou des questions de filiation et d'héritage symbolique. A certains endroits, on croirait presque lire un essai, tant l'argumentation (souvent brillante) y prend le pas sur la narration. Roman, essai, pamphlet, autofiction: peu importe le genre, c'est la même écriture, tantôt furieuse, tantôt pleine de compassion, qui traverse tout le livre. S'il arrive de s'y sentir étourdi, on ne s'y ennuie pas une seconde.

ÇA VA ALLER

Catherine Mavrikakis
Leméac éditeur
Montréal, 2002, 156 pages

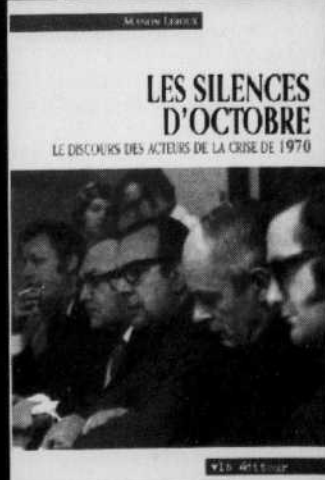
RODOLPHE DUGUAY
JOURNAL
1907-1927

«Toutes les pages (de ce Journal) ne relatent qu'une suite de «début», auprès des Pélouquin, Delfosse, Duchesneau, Renaud, Cullen, Suzor-Coté [...]. La timidité qui caractérise Duguay ne tient plus. [Le peintre] ose frapper à toutes les portes dans l'espoir de trouver réponse à sa question: comment devenir un artiste? [...] Ce journal nous entraîne dans le récit d'une quête.» — Laurier LACROIX, Avant-propos.

2002, 760 p., 49,95 \$ [ISBN 2-922245-62-4]

LES ÉDITIONS VARIA
Distribution: Prologue
www.varia.com
info@varia.com

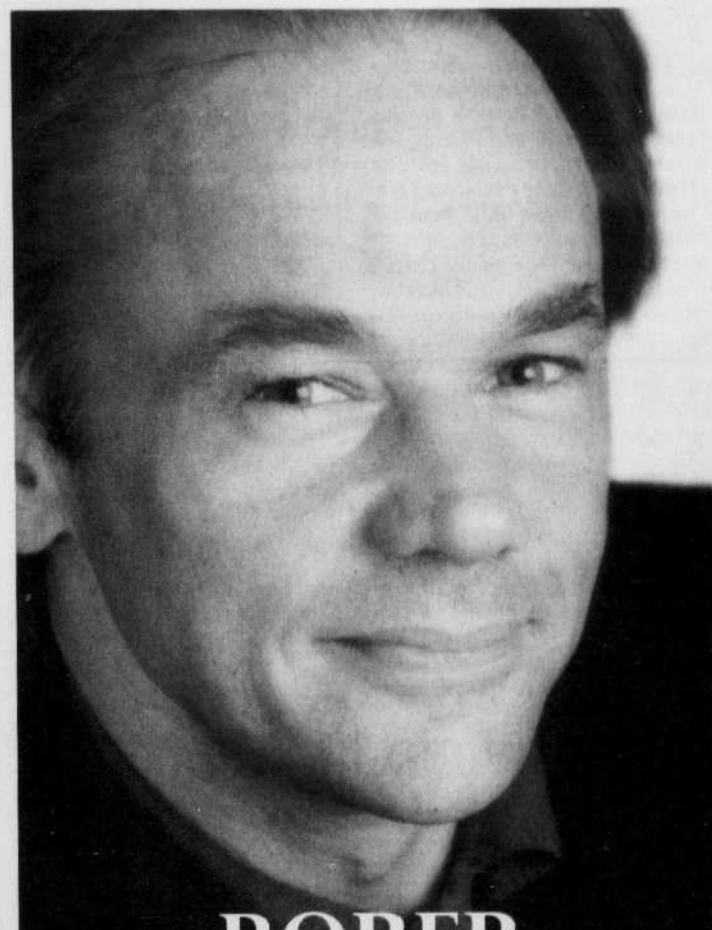
C.P. 35040, C.S.P. Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 • Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128
D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre libraire.

Manon
LerouxTrente ans plus tard,
le premier vrai bilan
d'une crise qui a
marqué le Québec

essai • 176 p. • 17,95 \$



vlb éditeur

www.edvlb.comROBER
RACINEUne œuvre
baignée
d'une lumière
irréelle qui
nous amène
radicalement
ailleurs.

L'OMBRE DE LA TERRE

Roman
276 pages • 22,95 \$

Boreál

www.editionsboreal.qc.ca

HUBERT NYSSSEN

Zeg ou
les infortunes
de la fiction

«[...] un récit satirique illustrant les conflits de la volonté entre auteur, éditeur et personnages avec quelques jeux de va-et-vient littéraires que n'aurait pas reniés Pirandello.»
— Remy Chavest, *Le Soleil*

«[...] un débat entre un auteur et ses personnages, le premier étant contraindre par l'indépendance d'esprit des seconds.»
— Caroline Montpetit, *Le Devoir*

ACTES SUD • LEMÉAC

(514) 524-5558, lemeac@lemeac.com © John Foley

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une femme à combler

La narratrice de son premier roman, *Borderline* (Boréal, 2000) se prénomme Sissi et la diariste de celui-ci, Emilie-Kiki. Et puis ce dernier titre, *La Brèche*, ça ne vous rappellerait pas le nom de quelqu'un, par hasard? La cause est entendue d'avance, comme l'ont annoncé de nombreux chroniqueurs culturels, avides de se rabattre sur le vécu d'un créateur, ce qui les dispense de la lecture de son œuvre: Marie-Sissi Labrèche se raconte dans ses romans; elle s'y met à nu plutôt mille fois qu'une, en brouillant l'exposition — suprême coquette — de quelques détails inventés.

Dans des interviews, Labrèche elle-même en a remis, en toute bonne foi: elle écrit, affirme-t-elle, pour se libérer d'une enfance malheureuse, entre une mère suicidaire, une grand-mère paranoïaque — la mémé dédicataire de ses deux livres — et un père absent. Ceux-ci figurent parmi les personnages de ses deux «romans».

Labrèche pratique donc ouvertement l'autofiction. Le terme, si je ne m'abuse, a été inventé par Serge Doubrowski à la fin des années 70, pour sa commodité personnelle — c'était à l'occasion de *Fils*. On l'a repris depuis, et commenté savamment, en y cherchant une variante significative de l'autobiographie «profonde» ou de ces innombrables détours qu'empruntent depuis toujours les romanciers pour révéler, à qui veut bien savoir les lire, la part secrète, indicible autrement, de leur être intime, glissée subrepticement parmi des coordonnées inventées — faits, lieux, temps — destinées à brouiller les pistes.

Il faudra donc que le lecteur de *La Brèche* consente à un pacte qui ressemble à peu près à ceci: ce roman est truffé d'inactitudes, d'inventions, mais il est foncièrement vrai, et il faut le suivre, quoi qu'il lui advienne. L'auteur se livre là à un jeu subtil, qui au-delà du plaisir de jouer à cache-cache avec le lecteur, offre un examen de soi assez exigeant, un effort de lucidité où se conjuguent, dans les meilleurs cas, rigueur et séduction.



Robert Chartrand

Certains de nos grands auteurs s'y sont adonnés, avec des résultats remarquables; je pense notamment à Gérard Bessette et à Hubert Aquin.

J'ai vingt-six ans et je baise avec mon prof de littérature. Tout n'est pas dit dans cette phrase inaugurale du roman de Labrèche, mais le ton et le propos de ce qui va suivre sont donnés. Même l'âge de la narratrice n'est pas innocent, puisque le prof en question — on le saura bientôt — a trente ans de plus qu'elle: elle le voit comme un vieux débris, un fossile, avec sa bedaine, ses cheveux filasse, affligé de plus — pour emprunter un langage à la mode — d'une dysfonction érectile occasionnelle.

Mais alors, comment et pourquoi un homme sans attraits physiques, ni charme particulier peut-il séduire une jeune femme qui a, elle, tout pour plaire? Et comme pour l'accabler davantage, elle le décrit en intellectuel petit-bourgeois, marié à une femme pleine de disgrâces à laquelle il demeurerait cependant attaché. Rien à admirer de l'intelligence de l'homme, ni même de l'étendue de son savoir. Reste- raient ses origines tchèques, c'est-à-dire l'attrait d'un certain exotisme. Eh bien, non: il s'appelle Tchèque K. Or, il y a cette brèche — déjà désignée ainsi dans *Borderline* —, c'est-à-dire son vagin, offert, ou-

pour un certain acteur), et qu'il se trouve être un spécialiste de l'œuvre de Kafka.

Mais on devinera que cet homme n'est qu'une vitrine, un prête-nom: il serait né à Drummondville ou à Rimouski que cela ne changerait rien à l'amour éperdu que la narratrice lui voue. Elle se fait aguichante pour lui, elle attend ses appels, elle pense des jours d'avance aux quelques heures où ils vont se voir dans des chambres d'hôtel de troisième ordre. Car il a bien peu de temps à lui consacrer, lui, et peu d'argent, car pour couronner le tout, il est radin. *Passion simple*, sans même les motifs de la passion.

On voit bien, à mesure que progresse le journal intime de cette jeune femme, qu'il s'agit ici de bien autre chose que d'une «passion simple», comme l'avait relatée admirablement Annie Ernaux. L'homme désiré, attendu, pour qui la diariste de Labrèche est même prête à s'avilir, n'est à vrai dire qu'un homme-objet, une image caricaturale de son propre père — voleur de banques, dit-elle, qu'elle n'a pas connu.

Il s'agirait alors de le séduire — facile —, puis de l'accaparer. La première moitié du roman de Labrèche, qui paraîtra un peu longue, ne tient qu'à cela, à cette situation sans issue, puisque le vieil amant tient à sa propre situation et à sa réputation. Mais on voit déjà qu'elle dénigre cet homme adoré, avant de le tromper avec un amant bien plus probable — il n'a que 36 ans, lui, il est beau, sensible, riche et prodigue.

Voici donc le deuxième homme-prétexte, qui ne servira qu'à rendre le premier jaloux. Et ça va marcher!

La Brèche aurait pu n'être qu'un roman sentimental dont la narratrice pratique l'auto-dérision pour donner le change. Or, il y a cette brèche — déjà désignée ainsi dans *Borderline* —, c'est-à-dire son vagin, offert, ou-

vert, lieu de fascination. Cette trouée, ce lieu de perte sans cesse nommé, où le vieil amant s'aventure, aux abords duquel les hommes perdent leurs moyens.

Il s'agirait pourtant, pour cette jeune femme, de colmater cette brèche. Elle s'y prend notamment par toute la gestuelle érotique possible, puis par des mots dignes d'une midinette: «*Quitterais-tu ta femme pour moi?*», «*Je veux un bébé de toi*». Reste, jusque vers la fin du récit, ce manque à combler, qui voisine tout au long avec une «*boule d'angoisse*» — un trop-plein mal venu. Mais tout se résoudra, un peu trop commodément.

La diariste de ce roman est sans doute un personnage, comme se plaît à lui dire son vieil amant. Il ne sait pas, cependant, qu'il en est un lui-même, image caricaturale vantée et honnie, «*père patenté*», qui disparaîtra après avoir rempli — si on peut dire — sa fonction.

La Brèche est un roman prenant, dont l'écriture se veut aussi pauvre et répétitive que celle de *Borderline*.

Avec un peu de bonne volonté, on verra là une intention esthétique, qui rend bien le babal d'une femme déglorée, accrochée à son imaginaire d'enfant, ou la parole-écriture hystérique d'un personnage qui n'aurait, non-obstant ses études de Lettres, que la pauvreté entêtée d'une demi-douzaine d'expressions à brandir devant le mur inexpressif de son existence.

robert.chartrand5@sympatico.ca

LA BRÈCHE

Marie-Sissi Labrèche
le Boréal
Montréal, 2002, 159 pages



ROMAN

Le beau parleur

SOPHIE POULIOT

«*Encore des mots, toujours des mots, c'était trop beau...*», chantait Dalida. L'héroïne du plus récent roman d'Esther Croft, Catherine, n'aura certes pas envie de chanter lorsqu'elle découvrira que l'homme qu'elle a aimé pendant plus de trois ans est en réalité tout à fait différent de ce qu'elle croyait connaître de lui. Dans *De belles paroles*, l'auteur de *La Mémoire à deux faces*, *Au commencement était le froid* et *Tu ne mourras pas* traite du mensonge que l'on méprise et de celui que l'on recherche, celui qui rassure. Elle le fait avec beaucoup de doigté, sachant marier suspense et récit intime.

Marc-André Ladouceur a répondu à tout. Particulièrement à tous les questionnements existentiels qui peuvent troubler les adolescents et les jeunes adultes. De là à



faire un gourou de ce professeur de philosophie et conférencier, il n'y avait qu'un pas. Lorsque Catherine, essulée et fascinée depuis sa plus tendre enfance par les mots,

par la faculté qu'ont certaines personnes de les employer de façon harmonieuse, rencontre le savant homme, elle sera immédiatement séduite. «*Je pouvais suivre physiquement le chemin qu'empruntaient tes paroles à l'intérieur de moi pour aller rejoindre la grande crevasse qui refusait de se remplir depuis si longtemps*», écrit la quadragénaire dans son journal.

Lorsque le faux guérisseur disparaîtra brutalement, laissant sa dame éplorée, poindront enfin quelques indices des méfaits commis par celui-ci. Trafic de drogue et agressions sexuelles, soutient la police. Catherine arrive à peine à le croire. Alors lui revient à l'esprit quelques épisodes douteux qu'elle avait préféré ignorer, par exemple la nuit où il s'était jeté sur elle tel un fauve sur sa proie et cette rencontre avec des détenus dont il s'était impunément servi des confidences pour écrire un livre, sans compter le fait qu'il ne remboursait jamais l'argent qu'il empruntait.

Non seulement le roman de Croft rappelle à quel point les charlatans ont beau jeu de manipuler leurs victimes lorsqu'ils savent leur dire exactement ce qu'elles espèrent entendre, il amorce aussi une réflexion sur les mensonges couramment tolérés en société. «*Ainsi, mon grand-père Montpetit n'était pas alcoolique, il avait des vertiges; et quand il glissait sa main entre les cuisses de ses petites-filles, c'était pour vérifier si leur culotte était mouillée*». Plutôt que d'agir pour changer une réalité affligeante, il est souvent plus aisé de la masquer sous des mots trompeurs qui apaisent la conscience mais ne règlent rien.

De belles paroles est en outre bien écrit. Esther Croft y décrit admirablement les nuances de la déception, de l'attente, de la solitude, de l'admiration, tout cela, en s'appuyant sur un vocabulaire riche et imagé. Car si les belles paroles peuvent causer la ruine d'un individu, d'une famille ou d'une société, elles peuvent aussi faire la joie du lecteur.

DE BELLES PAROLES

Esther Croft
XYZ Éditeur,
collection «Romanichels»
Montréal, 2002, 171 pages

POÉSIE

Jeunes lecteurs à séduire

DAVID CANTIN

Comment traverser une période charnière aussi difficile que l'adolescence? Sur ce point, la poésie ne propose aucun remède miracle. Sylvie Massicotte a toutefois demandé à Louise Desjardins, Serge Patrice Thibodeau et Roger Des Roches de prendre la chose très au sérieux: écrire un recueil de poèmes qui s'adresserait plus particulièrement aux jeunes, à La Courte Echelle. Elise Turcotte, Louise Dupré, tout comme Rachel Leclerc ont déjà relevé le défi, au début de l'année, de manière convaincante. La suite tient encore une fois les promesses de la collection.

Ces petits livres sont tout simplement merveilleux. Le graphisme, le choix des images, ainsi que la typographie invitent à la lecture. Sur la couverture comme à l'intérieur, des eaux-fortes d'artistes contemporains ponctuent chacun de ces trajets personnels. Dans *Ni vu ni connu*, Louise Desjardins imagine la solitude inquiète d'une jeune fille cherchant à connaître l'amour. D'un jour à l'autre, elle soupèse ses craintes et en prend la mesure. Cette narratrice se tient un peu à l'écart, s'inquiète de ce qui tourne autour d'elle et baigne dans un quotidien des plus réels. Une présence affronte l'immediat: le regard «*en pointe d'épingle*» du père, tout comme la mère qui s'agite. Le poème est court, elliptique.

Toutefois, d'une page à l'autre, un récit décousu s'invente afin de mieux cerner le périple existentiel de cette jeune femme. Très près de la réalité, l'univers poétique de Louise Desjardins s'imprègne d'une tristesse ordinaire qui évite les lieux communs: «*Je patine sur le lac / Mes lames se lamentent / Vrillent la glace / En spirales savantes / Les larmes au coin / Je tourne en rond / Le cœur aiguë / Pour unique témoin / Une rigole d'eau / Qui suinte / À la surface / Qui efface à mesure / Tous mes graffitis*».

Beaucoup plus lyrique, le recueil de Serge Patrice Thibodeau trace le destin de celui qui cherche à s'évader. *Du haut de mon arbre* s'inscrit dans le cycle du désir et des saisons. Un individu grimpe au sommet d'un vieux pin, se couche sur la neige et cherche à

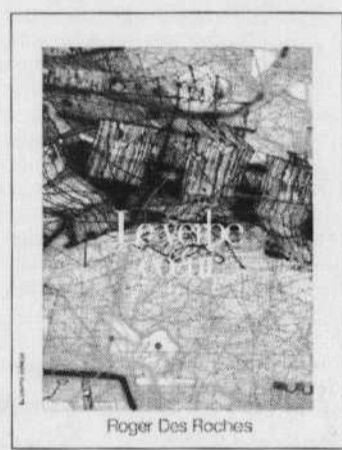


vivre autrement. Il fouille les mystères de la nature, mais interroge aussi l'espoir encore possible. Il se découvre une affection pour un autre élève et y voit le signe d'une étape transitoire.

Au fil de cette parole, les images et les mots renvoient à l'éclosion d'une sensibilité unique. On surprend l'écriture de Thibodeau qui creuse des liens et fait des rapprochements entre le profane et le sacré. La séve dort dans les branches, la terre émerge comme le soleil qui a repris ses forces. Le monde devient autre, puisque la peur n'existe pas. Derrière un feuillage ou une tempête, la métamorphose a lieu comme un rite de passage. Ainsi le garçon retourne-t-il au sommet de son arbre pour s'approcher un peu plus du ciel et du jour immenses: «*Ma naissance s'est écrite dans l'espace / durant la nuit des perséides / de mes mains jaillissent des étoiles filantes / et la solitude ne m'est ni fardeau ni corvée / parfois je jette l'ancre / dans la pinède ou la coulée / je déambule sereinement / car je n'attends plus rien ni personne / surgit le silence / à perte de vue / en moi resplendissent les mots / je pense à toi*».

Des preuves fragiles

Comme une réponse à la passion qui naît, *Le Verbe cœur*, de Roger Des Roches, s'installe dans l'échange amoureux. Plus expansif que *Nuit, penser* (Les Herbes rouges, 2001), le poème cherche des preuves fragiles. Un dialogue s'amorce ainsi entre le passé et le présent. Encore une fois, l'auteur de *La Réalité* touche à l'essence même d'une évocation poétique où l'humour discret le dispute au sérieux. Jamais abstrait, cet espace d'écriture soulève des questions tangibles et nécessaires:



«*Yeux fermés, yeux fermés / le souvenir / ne doit pas s'échapper / Je monte la garde / les voix disent: Lis l'avenir dans les traces / qu'ont laissées ses lèvres sur tes lèvres. / J'écoute le fleuve / qui compte les secondes. / On dort partout derrière moi / dans ces maisons élançantes / qui fabriqueront bientôt des familles. / Depuis hier / mes yeux sont signés de ta main*».

Beaucoup plus que de simples recueils destinés à un public spécifique, ces trois livres s'ouvrent sur des manières de voir et de vivre assez troublantes. On entend de nouveau ces voix majeures, encore capables de rejoindre un état d'émerveillement aussi grave que léger.

NI VU NI CONNU

Louise Desjardins

DU HAUT DE MON ARBRE

Serge Patrice Thibodeau

LE VERBE CŒUR

Roger Des Roches
La Courte Echelle
Montréal, 2002, respectivement
34, 39 et 35 pages



Agenda littéraire

Octobre 2002

UNEQ

Union des écrivains et écrivaines québécois



MARDI 1^{ER} OCTOBRE, 19 H 30

Les Mardis Fugère

CONFIDENCES LITTÉRAIRES DE L'ÉCRIVAIN

CLAUDE JASMIN

Maison de la culture Frontenac
2550, Ontario Est, Montréal. *Entrée Libre.*



JEUDI 3 OCTOBRE, 19 H 30

Traversées poétiques : Québec-Mexique

LECTURE DE POÉSIE SILVIA PRATT

Écrivaine mexicaine et traductrice littéraire

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal.
Entrée gratuite. Réservation obligatoire.



JEUDI 10 OCTOBRE, 20 H 00

Notes de vers

— INSPIRATION MEXICAINE

RÉCITAL DE POÉSIE ET DE MUSIQUE DU MONDE

JOSÉ ACQUELIN ET PAUL-MARIE LAPOINTE

Avec les musiciens JEAN VANASSE et SYLVAIN PROVOST
Maison de la culture Plateau Mont-Royal
465, Mont-Royal Est, Montréal. *Entrée Libre.*



JEUDI 24 OCTOBRE, 19 H 30

Des mots et des sons

EXIL COSMOPOLITE

LECTURE-CONCERT INSPIRÉE PAR L'ÉGYPTE

AVEC L'ÉCRIVAIN VICTOR TEBOUL

le musicien SELIM BICHARA

et la danseuse de Baladi BRIGITTE L'HEUREUX

Maison des écrivains.
Entrée gratuite. Réservation obligatoire.



Des mots de tous les jours

LECTURES ET CHANSONS INSPIRÉES PAR LE QUOTIDIEN

AVEC MONIQUE PROULX ET YVES BEAUCHEMIN

et le chanteur-guitariste RICHARD FORTIER

25 OCTOBRE — Bibliothèque de Verdun

28 OCTOBRE — Bibliothèque d'Anjou

29 OCTOBRE — Bibliothèque de Montréal-Nord

À 19 H 30. *Entrée Libre.*

Renseignements et réservations au (514) 849-8540

www.uneq.qc.ca



Elise Turcotte

LAURÉATE

Grand Prix du Festival International
de la Poésie 2002



Sombre ménagerie 14⁹⁵



ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

LES SOUPIRS DU CLOPORTE

PIERRE K. MALOUF
ROMAN

Dans un incendie d'origine suspecte, Jérôme Taillefer, le personnage principal du roman, a perdu ses meilleurs amis. Il analyse les conséquences de cet événement et fait le portrait, d'une ville, d'une société, presque d'une époque. Une époque pas si lointaine où un Québec traumatisé se relevait tant bien que mal du terrible coup d'éclat d'un certain Marc Lépine.

2002, 634 p., 32,95 \$ [ISBN 2-922245-74-8]

LES SOUPIRS DU CLOPORTE

PIERRE K. MALOUF
ROMAN

Dans un incendie d'origine suspecte, Jérôme Taillefer, le personnage principal du roman, a perdu ses meilleurs amis. Il analyse les conséquences de cet événement et fait le portrait, d'une ville, d'une société, presque d'une époque. Une époque pas si lointaine où un Québec traumatisé se relevait tant bien que mal du terrible coup d'éclat d'un certain Marc Lépine.

2002, 634 p., 32,95 \$ [ISBN 2-922245-74-8]

LES ÉDITIONS VARIA

C.P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 • Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128

D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre librairie.

Distribution: Pralogue
www.varia.com
info@varia.com

SODIC

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Lettre d'amour au père

JOHANNE JARRY

Des enfants et leurs parents sur une plage, l'été. On décide de prendre une photo. Les enfants se groupent autour de leur mère. Juste avant le défilé, le père remarque qu'il manque quelqu'un. C'est Fanny, la petite dernière, la numéro six, comme ils l'appellent parfois. Il plonge à l'eau, la ramène à la vie. Mais jamais il ne lui donnera la place qu'elle rêve d'occuper auprès de lui. Maintenant âgée de 50 ans, incapable de faire le deuil de cet amour tant désiré, Fanny constate: «On ne fait que croiser ses parents. On partage un temps de vie avec eux, on s'en va, puis on se souvient. Et on les rappelle.» Mais dans son cas, seule la présence du père semble perdue. Le retrouver, voilà à quoi s'applique la narratrice de *Numéro six*, le second roman de Véronique Olmi, qui paraît ces jours-ci chez Actes Sud.

Fanny souffre de n'avoir jamais été reconnue par celui qu'elle tient pour l'homme de sa vie. Son père n'eut d'amour que pour sa femme, et le couple qu'ils formaient a accordé peu d'attentions à leur sixième enfant, dont la conception fut accidentelle. Peut-on attribuer à cette carence affective le peu d'éclat de la narratrice? A l'aube de la cinquantaine, Fanny s'éclaircit un peu: elle espère enfin rattraper le temps perdu maintenant que son père habite une maison de retraite près de chez elle. Mais le vieil homme (il a cent ans) n'a plus toute sa tête. Fanny doit donc se contenter de sa présence phy-

sique, lui parle comme s'il était absent. «Je te voulais près de moi. Dépendant de moi.» Comment une femme de 50 ans peut-elle éprouver des sentiments aussi violents et exclusifs pour son père? Et pourquoi n'a-t-elle jamais renoncé à sa quête? Ces questions laissent songeur. On ne peut s'empêcher de constater que Fanny, bien qu'assoiffée d'amour paternel, semble plutôt avare (ou privée?) de sentiments pour les autres et reproduit ce qu'elle reprochait à son père: elle ne parle que de lui.

Sa vie n'est guère engageante. Sa fille de 15 ans (à qui elle n'a pas donné de père) et son travail de secrétaire (elle rêvait d'être avocate) ne suffisent pas à donner un autre sens à sa vie que celui d'être aimée par un père qui lui échappait constamment. Mais ces absences paternelles touchaient toute la famille. Etant médecin, l'homme devait souvent se rendre au chevet de ses patients. Le besoin de voir aux soins des autres s'est imposé lorsqu'il est rentré de la guerre de 14, laissant derrière lui son frère mort au combat. C'est là un épisode historique qui occupe une grande place dans la mémoire de la narratrice, tout comme dans celle de Véronique Olmi. «Ce que je fais est toujours autobiographique», précise-t-elle au téléphone. «Mais autobiographique ne veut pas dire uniquement parler de soi. Simplement que c'est arrivé et que j'en ai eu connaissance. J'avais le désir d'écrire sur la Grande Guerre à travers mon grand-père, dont j'ai lu la correspondance. Mais les écrivains ont tant écrit sur



ce sujet... L'idée qui se dégage de l'ensemble du roman, c'est qu'il est trop tard. Trop tard pour écrire sur la guerre de 14 et ce que mon grand-père a vécu, et trop tard pour Fanny d'avoir un père aimant.»

Véronique Olmi, qui fut d'abord comédienne, a écrit plusieurs pièces pour le théâtre, toutes publiées à L'Arche et aussi troublantes que ses romans. L'an dernier, elle publiait *Bord de mer* (Actes Sud), un premier roman qui fait entrer le lecteur dans la peau d'une mère qui va commettre l'incompréhensible: tuer ses enfants. Si l'amour déçu d'une femme de 50 ans pour son père déconcerte le lecteur, la souffrance qu'elle éprouve le concerne

peut-être moins que celle d'une mère arrivée au bout du rouleau. Véronique Olmi est consciente de cette difficulté et s'en explique ainsi: «Il fallait que je passe par cette histoire pour aller ailleurs. Ce n'était pas évident après avoir écrit *Bord de mer*, un roman beaucoup plus émotif. Paradoxalement, c'était plus difficile d'écrire *Numéro six*.»

La justesse des voix est saisissante dans les romans d'Olmi. Son expérience théâtrale y est sans doute pour quelque chose. «C'est déterminant car le ton du comédien me donne un tempo, une tessiture, quand j'écris. Ça se rapproche de la musique; le rythme, c'est important.» Au théâtre, elle retravaille toujours ses textes avec les comédiens, et ceux-ci, par leur présence, lui permettent d'enlever tout ce qui est superflu. Travail qu'elle maintient lorsqu'elle écrit un roman puisqu'on y trouve un style concis, économe. «Il faut que chaque phrase soit au service de l'histoire des protagonistes.» L'auteure s'efface, donne toute la place à l'existence des personnages sans jamais dire au lecteur quoi penser, ce dont il lui sait gré. Même si l'accueil qu'on réservera à ce deuxième roman inquiète Véronique Olmi, on la sent engagée dans une œuvre. «On n'a jamais le roman idéal en tête. Le prochain sera plus abouti, et c'est ce qui fait qu'on écrit.» On sera au rendez-vous.

NUMÉRO SIX

Véronique Olmi
Actes Sud
Arles, 2002, 106 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'éclosion polyphonique d'un monde

DAVID CANTIN

C'est un livre inclassable. Un roman qui se cache derrière cette suite de poèmes comme une fragile mosaïque de noms et d'endroits. *Seule la mer*, d'Amos Oz, explore, d'un même pas, les terres fertiles du *Cantique des cantiques*, du *Livre de Job* et de *l'Éclésiaste*. Œuvre polyphonique, elle nous fait naviguer d'un destin à l'autre: de l'intrigue amoureuse à la nostalgie d'une

aussi un portrait fulgurant des mœurs de la société israélienne contemporaine.

Traversant le mythique ou le quotidien, la plume d'Amos Oz utilise de nombreuses voix afin d'exprimer une émotion lourde de sagesse et d'inquiétude. Ce récit en vers libres exprime une naissance à l'écoute du présent, mais toujours empreinte de l'intérieur de la sagesse de l'Ancien Testament. Plutôt originale, la langue poétique de Oz réussit

l'exploit de chanter tout en racontant. La traduction française par Sylvie Cohen respecte cette distance, spirituelle et charnelle, que partage le narrateur avec ces vies qui se croisent. On entend, parfois, une sorte de communion qui s'installe entre les dialogues. On traverse

donc ce livre, à l'image d'une impossible *Genèse* errante: la lumière devient le kaléidoscope de la nuit. Dans l'un des magnifiques passages de *Seule la mer*, une parole répond à la question «Comment aurais-je aimé écrire?».

«Comme un vieux Grec qui évoque les morts et effraie les vivants. Ou / comme un yeti qui erre seul pieds nus. Noter la montage de triangles qui se recourent. Rico, son père et sa mère. Dite et ses deux amoureux (Guigui Bengali ne compte pas). Albert déchiré entre Bettine Carmel et son enfant épouse qui se balade dans l'appartement / avec une simple chemise sur le dos. Et Bettine, entre Avram et Albert, / une poire pour la soif. Quant à Doubi, il est coïncé / entre son désir pour Nir et les sermons de sa charitable incarnation terrestre [...] Et tous / naviguent entre les ombres. Y compris le narrateur, tiraillé / entre le mystère et la farce.» Voilà pour l'essentiel de ce chassé-croisé. Du tragique au comique enchanteur, *Seule la mer* offre

SEULE LA MER

Amos Oz
Traduit de l'hébreu
par Sylvie Cohen
Gallimard
Paris, 2002, 207 pages

ROMAN

À la recherche d'une enfance

NAÏM KATTAN

Nous sommes en France, dans le Midi, au bord de la mer, au mois de juillet. Il fait beau. Les vacances! Avec sa fille de douze ans, Roséliane, et son frère cadet Dimitri, Pauline, Française installée au Venezuela, vient passer une semaine chez des amis rencontrés lors d'un voyage en Grèce. Il s'agit de deux couples, de leurs six garçons ainsi que de deux autres invités accompagnés d'une bonne d'origine russe. Tout le monde observe un rituel propre aux vacances. Petit-déjeuner, plage, déjeuner, sieste, apéro pour les adultes, dîner. Les sept garçons jouent, se disputent, sont parfois violents. L'entrée en scène de Roséliane bouleverse les rapports entre frères et cousins. Elle est convoitée par Guillaume et son cousin Simon, qui ont le même âge. Elle délaisse son frère, oublie d'écrire à son père, les garçons se disputent une place à ses côtés. Bref, elle est la reine.

Les adultes se tiennent à distance, fixent les règles et laissent aux garçons le loisir de régler

leurs problèmes de jeunes gens. Anne Wiazemsky décrit les amours naissantes, les jalousies, les compétitions de vitesse ainsi que les transgressions dangereuses. Elle nous fait deviner, en l'effleurant, le monde des adultes. Ainsi, nous apprenons que Pauline n'est pas contente que son mari décide de la rejoindre. Julia, la pianiste, est absorbée par sa musique. Claudie est une mère non conventionnelle qui refuse qu'on l'appelle madame. Un monde qui, apparemment, baigne dans le bonheur ou, du moins, dans le bien-être.

L'univers des enfants est à peine plus précis. Ils sont à l'âge où l'adolescence s'annonce, où s'amorce l'entrée dans l'âge adulte. On a l'impression que la romancière est réticente, qu'elle hésite à nous faire pénétrer dans cet univers, à le dépendre de l'intérieur avec les rêves, les désirs, les ambitions qui lui sont propres; elle ne l'analyse pas de l'extérieur non plus. Elle projette un monde en action avec ses surprises, ses fausses dénonciations

et, finalement, une tragédie qui annonce son terme, tentant ainsi de saisir le passage d'un âge à l'autre, mais sans l'interpréter. Elle réussit à évoquer l'amitié qui scelle le rapport des garçons et de la fille et qui donne naissance au groupe. L'amour surgit dans le brouillard et l'on ressent sa pré-

sence comme une future illumination. C'est l'âge ingrat qui est aussi celui des promesses.

SEPT GARÇONS

Anne Wiazemsky
Éditions Gallimard
Paris, 2002, 218 pages

ŒUVRES COMPLÈTES
ANDRÉ BEAUREGARD
POÉSIE

André Beauregard personnifie merveilleusement le Mythe du poète maudit, de l'artiste-visionnaire marginalisé, hypersensible, oscillant entre la douloureuse lucidité et la folie. Il défend avec passion l'idéal poétique le plus simple, la révolte, l'amour, la quête de beauté et d'absolu. Avec lui, le poète redevient cet être pur et inspiré qui révèle à ses semblables la magie du monde.

2002, 592 p., 39,95 \$ [ISBN 2-922245-65-9]

LES ÉDITIONS VARIA
Distribution: Prologue
www.varia.com
info@varia.com

C.P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 • Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128
D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre librairie.

Anne Laurier
LE CRIME INACHEVÉ

«J'ai des envies de meurtre qui me poussent dans le ventre [...] si seulement on pouvait tuer les morts.»

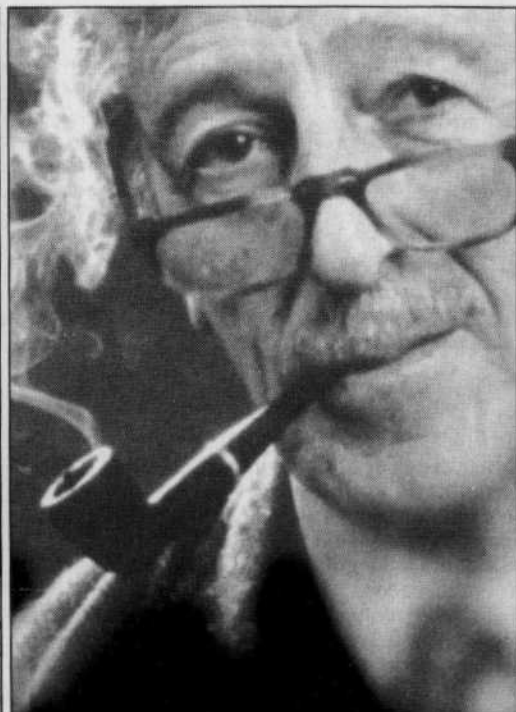
roman • 176 p. • 17,95 \$



L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

HUBERT NYSSSEN



Sur les quatre claviers de mon petit orgue :
Lire, Écrire, Découvrir, Éditer

« Des poèmes, des extraits de conférences et des articles qui permettent de partager un doigt de son immense culture. Un bouquet de réflexions où l'on retrouve à chaque page son amour du mot, de la phrase. »

» Caroline Montpellier, *Le Devoir*

« Dans son recueil de textes construit sur la vie d'un homme de lettres, Nyssen illustre bien la diversité de l'expérience littéraire et éditoriale, en abordant le plaisir et les contraintes, les facteurs durables comme les choses plus fugaces et passagères. »

» Rémy Charest, *Le Soleil*

(514) 524-5558 lemecac@lemecac.com

(© John Feloy)

Étoiles variables

XYZ
éditeur

Dialogues intimes
ou la vie de couple :
de l'art de bouger pour rester immobile

Hélène Rioux
Dialogues intimes
88 p. • 12 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel: xyzed@mink.net

ESSAIS

De la littérature aux cretons

Qui était Roger Lemelin? L'écrivain populaire à la plume bondissante et généreuse, amoureux de son peuple du bas de la pente et capable de le dépeindre sans misérabilisme racoleur ni grandeur empruntée, ou bien le bourgeois parvenu jouant les grands humanistes pour mieux camoufler sa servilité capitaliste? Le marathonnier de l'écriture attaché à sa réalité sociale et nationale ou le roi du creton devenu l'intellectuel de service de Power Corporation?

Dans sa biographie intitulée *Roger Lemelin l'enchanté*, parue il y a deux ans, Daniel Bertrand faisait bien ressortir les deux visages de cet homme ambitieux, passé de la pauvreté à la richesse grâce à la littérature et au commerce. Julie Royer, avec *Roger Lemelin - Des bonds vers les étoiles*, un projet biographique plus modeste puisqu'il s'inscrit dans la collection «Les grandes figures» de XYZ Éditeur, en arrive forcément à la même conclusion: *self-made man* à la fois sincère et opportuniste, Lemelin était un hyperactif plus fonceur que raisonneur, un gagnant qui évaluait la valeur des gestes et des choses à l'aune de leur réussite, un individualiste naïf doté d'une sensibilité populaire, avec ce que cela comporte de grands et de petites.

Le premier Lemelin, raconté avec entrain par Julie Royer, charme. Écrivain autodidacte et accidentel (il a découvert la vraie littérature lors d'un séjour à l'hôpital causé par une blessure de ski), ce fils de classe très populaire s'impose au milieu littéraire canadien-français et à l'ensemble de la société grâce à sa verve naturelle et au regard vif, chaleureux et réaliste qu'il jette sur les siens. Son *Au pied de la pente douce* éner-



Louis Cornélius

vera bien un peu le curé de sa paroisse mais connaîtra néanmoins un succès instantané et retentissant.

Tout le monde, dès lors, s'arrache celui qui sait si bien raconter son peuple. Devenu correspondant à Québec pour le prestigieux *Time*, collaborateur occasionnel à *Life* et à *Fortune*, Lemelin écrit plutôt vite, bien et beaucoup, et tâte de la gloire. *Les Plouffe*, en 1948, confirmera son talent. Ses deux livres suivants, *Fantaisies sur les péchés capitaux*, en 1949, et *Pierre le magnifique*, en 1952, seront moins bien accueillis mais vaudront néanmoins à l'écrivain le respect d'une certaine critique qui apprécie moins ses fresques populaires. De 1952 à 1959, l'engagement pour le téléroman *La Famille Plouffe* (qui fut d'abord un radioman) ne se démentira pas et transformera Lemelin en célébrité nationale.

Le marathonnier de l'écriture, toutefois, est fatigué et s'apprête à faire place au commerçant qui noie sa nostalgie de l'écriture dans le capitalisme. Charcutier

à partir de 1959, Lemelin se lance avec succès dans le commerce des cretons et tourtières de marque Taillefer. Il renouera avec l'enthousiasme de l'écriture en 1971 à l'occasion d'un voyage en URSS fait à l'invitation du premier ministre Trudeau. Son entrée dans le «grand monde» ne lui permettra plus de retour en arrière.

En 1972, enrichi par la vente de Taillefer à Imasco, Lemelin est nommé président-directeur général et éditeur de *La Presse*. À ce titre, il se brouillera avec son employé Hubert Aquin, heurtera de front le syndicat lors de la grève de 1977-78 et jouera les grands seigneurs humanistes en multipliant les conférences dans lesquelles il réitère sa profession de foi fédéraliste et s'en prend «au misérabilisme et au repli sur soi des Canadiens français», de même qu'à la mauvaise qualité de leur langue. Il était jadis romancier populaire; le voilà devenu mangeur de pauvres et donneur de leçons.

Le deuxième Lemelin

Là où je n'aurais pas su le faire devant une aussi détestable évolution, Julie Royer conserve toute son objectivité pour raconter le deuxième Lemelin. Sa consolation lui vient probablement du fait que, même parvenu fini, Lemelin n'arrive pas à renier totalement sa passion littéraire avec laquelle il renoue, en 1982, en publiant *Le Crime d'Ovide Plouffe*. Le commerçant en lui n'a pas disparu et sa décision de confier l'exclusivité du premier tirage de ce roman à la chaîne de supermarchés Provigo en fait foi. Ce sursaut de flamme populaire, toutefois, sauve un peu la fin de carrière de l'écrivain égaré, peut-être revenu à lui,

qui sait, au moment du visionnement du beau film de Gilles Carle, *Les Plouffe*, survenu l'année précédente.

«Comme Roger Lemelin, écrit-on en guise de présentation de l'auteur de ce récit biographique, Julie Royer aime les Whippet, les cretons et la cigarette.» Elle aime sûrement, aussi, l'œuvre de son sujet puisqu'elle y a puisé l'essentiel des éléments de son ouvrage. Les anecdotes réunies dans *Autopsie d'un fumeur* (1988) lui servent abondamment, de même que les souvenirs évoqués dans *La Culotte en or* (1980). Pour reconstituer l'idéologie professée par le deuxième Lemelin, Royer s'est surtout servi des essais de l'éditeur de *La Presse* de l'époque, réunis dans *Les Voies de l'espérance* (1979). Ce qui explique que le portrait n'en soit que plus honnête... et déprimant par moments.

Malgré sa brièveté et son inévitable caractère fragmentaire (par exemple, le roman *Les Plouffe*, l'œuvre-maitresse, à mon avis, de Lemelin, est franchement négligé), ce petit récit biographique ne trahit pas la mémoire de son héros. L'ensemble reste simple mais juste, fidèle en cela à l'esprit du Lemelin du quartier Saint-Sauveur, qui fut, faut-il y insister, le meilleur des deux.

louiscornelieus@parroinfo.net

ROGER LEMELIN
DES BONDS VERS LES ÉTOILES
Julie Royer
Éditions XYZ, collection «Les grandes figures»
Montréal, 2002, 192 pages

ESSAIS

L'irrévérence de Pierre Bourdieu

MARCEL FOURNIER

Le décès de Pierre Bourdieu en janvier 2002 a été l'objet d'une couverture médiatique exceptionnelle: on a parlé évidemment de son œuvre, considérable et innovatrice, mais aussi de son action politique. Professeur au Collège de France et sociologue de renommée internationale, Bourdieu fut élevé au titre de grand intellectuel, dans la lignée des Jean-Paul Sartre et Michel Foucault.

Depuis la publication de l'ouvrage collectif *La Misère du monde* (1993), qui était devenu un best-seller, Bourdieu avait multiplié les interventions publiques en faveur des marginaux et des dominés (sans-papiers, immigrés) et contre le néolibéralisme et la mondialisation, prenant position à la «gauche de la gauche». Ces interventions politiques avaient été souvent condamnées, certains lui reprochant d'utiliser sa notoriété scientifique et d'attaquer les médias afin d'accroître sa visibilité médiatique, d'autres l'accusant d'avoir découvert l'action politique «sur le tard».

De la guerre d'Algérie au Sommet des Amériques

Bourdieu, un intellectuel engagé «sur le tard»? Plusieurs ont pu le croire, d'autant plus facilement qu'il a toujours farouchement défendu l'autonomie des sciences sociales et humaines. Or les interventions politiques de Pierre Bourdieu datent pourtant de son entrée dans la vie intellectuelle, au début des années 60, à propos de la guerre d'Algérie. La publication de toutes les «interventions» — plus de 85

textes et entretiens — de Pierre Bourdieu apparaît donc comme une heureuse initiative car elle permet de découvrir des continuités thématiques et, surtout, de retracer la genèse d'un mode spécifique d'intervention politique, celui de l'intellectuel collectif.

Responsables du choix des textes, Franck Poupeau et Thierry Discepolo ont divisé l'ouvrage en sept grandes parties thématiques, suivant grosso modo l'ordre chronologique (avec quelques retours). La lecture de ces textes souvent peu accessibles permet de connaître les positions qu'a prises Bourdieu durant la guerre d'Algérie, pendant mai 68 («Appel à l'organisation d'états généraux de l'enseignement et de la recherche»), face à la dictature militaire en Pologne ou pendant la guerre en Yougoslavie. Il a même appuyé Coluche au moment de l'élection présidentielle française de 1981. On découvre un Pierre Bourdieu qui aime bien la polémique et qui a l'art des formules cinglantes: «Heureux les pauvres en Esprit», déclare-t-il dans un débat qui l'oppose à d'autres spécialistes de l'éducation dans la revue *Esprit*, ce grand lieu de «l'impeccabilité subjective». On découvre aussi un Pierre Bourdieu populiste qui veut «donner la parole aux gens sans parole». On découvre enfin un Pierre Bourdieu qui transmet, par vidéo, un message aux manifestants du Sommet des peuples de Québec le 4 avril 2001.

Dans ce message, Bourdieu lance appel à «la résistance au nouvel ordre mondial» et interpelle directement les Canadiens et les Québécois: «N'êtes-vous pas bien placés, ici,

au Canada, pour observer les effets des accords du libre-échange entre puissances inégales? Et pour analyser l'effet de domination lié à l'intégration dans l'inégalité? Loin d'être désespéré devant une telle déposition de toute indépendance économique et culturelle, il ajoute: «Il faudrait analyser en détail la place très particulière qui revient, dans la résistance à ces processus, aux provinces francophones du Québec: la barrière de la langue peut être une protection [...]; j'en vois un indice dans la contribution des Québécois à la lutte contre la mondialisation — je pense par exemple au rôle des femmes québécoises dans l'élaboration de la magnifique Charte de la Marche mondiale des femmes.» Le message qu'il veut transmettre est le suivant: «À l'accord des gouvernements des deux Amériques, il faut opposer un mouvement social des deux Amériques, regroupant tous les Américains du Sud et du Nord.»

La politique des petits coups de pouce

La définition que Franck Poupeau et Thierry Discepolo donnent de l'«intervention» est quelque peu floue et leur permet d'inclure des articles publiés par Bourdieu dans sa revue, *Les Actes de la recherche en sciences sociales*, une revue qui se voulait savante. L'idée est de rendre évidente «une articulation certaine entre recherche scientifique et engagement politique», au risque de faire passer Pierre Bourdieu pour plus militant qu'il l'était.

Bourdieu n'a jamais été un militant ou un partisan au sens strict: il s'est toujours méfié des appareils

politiques, que ce soit les gouvernements ou les partis. On voit bien, dès la guerre d'Algérie, le dilemme devant lequel il se trouve. «Il fallait, confie-t-il alors, que je fasse quelque chose en tant que scientifique.» Mais que faire? D'abord comprendre, informer l'opinion. Mais encore...

Les analyses de Pierre Bourdieu ont pu apparaître trop radicales: par exemple, en ce qui concerne la fonction reproductrice de système d'enseignement, ses critiques des concours et des examens sont très sévères. Mais ce radicalisme s'est toujours accommodé, sur le plan politique, d'une perspective pragmatique et rationaliste, voire réformiste. La sociologie sérieuse ne conduit donc pas nécessairement au fatalisme, au désenchantement et à l'indifférence. Dans les années 70, Bourdieu croit qu'il est possible de «changer la vie», et d'abord dans les petits riens; il espère aussi qu'on mette un peu d'imagination au pouvoir. Vingt ans plus tard, il suggère qu'on mène «une politique des petits coups de pouce bien placés» et il invite les chercheurs à inventer, c'est-à-dire à «instaurer de nouvelles formes de mobilisation et de réflexion, ainsi que de nouvelles formes de délégation et de représentation. Le rôle des chercheurs est de travailler à une invention collective des structures collectives d'invention qui feront naître un nouveau mouvement social, c'est-à-dire de nouveaux contenus, de nouveaux buts et de nouveaux moyens internationaux d'action.»

Une posture: l'irrévérence

Les positions politiques que prend Pierre Bourdieu sont évidemment marquées par la conjoncture, et donc datées. Mais ce qui ressort de toutes ces «interventions», ce ne sont pas seulement des idées mais aussi une posture, un rapport spécifique à la politique, qui se caractérise par la valorisation de l'intervention collective (l'intellectuel collectif), l'horreur du moralisme, l'exigence de «vigilance civique» et, surtout, le franc-parler et l'irrévérence. Le rôle de l'intellectuel est, déclare-t-il au début des années 80, «l'irrévérence à l'égard de tous les pouvoirs». Rien de moins!

Pierre Bourdieu n'a pas cherché à cacher ce qu'il pensait des politiciens, des journalistes, des intellectuels ou de certains de ses collègues. Au risque de se faire des ennemis! Se serait-il réjoui de la défaite de Jospin à la dernière élection présidentielle? Probablement, car dès décembre 1996, il déclarait: «La gauche a du pouvoir, quel coup de vieux.» Ses nombreux appels à la formation d'une «gauche de la gauche» ont agacé plus d'un socialiste. Mais depuis la déroute des socialistes, une absence se fait sentir: celle de Pierre Bourdieu. Nous pouvons répéter ce qu'il disait au sujet de Michel Foucault: «Nous portons le deuil de l'intellectuel critique.»

INTERVENTIONS,
1961-2001
SCIENCE SOCIALE
ET ACTION POLITIQUE
Pierre Bourdieu
Textes choisis et présentés
par Franck Poupeau
et Thierry Discepolo
Agone et Comeau & Nadeau
Marseille-Montréal, 2002,
487 pages

DICTIONNAIRES

Glamoureux, le Robert & Collins

Il n'a pas vraiment l'allure d'un gratte-papier grisonnant et voûté, aux lunettes en fond de bouteille, comme l'image tenace qu'on se fait souvent des lexicographes qui élaborent des dictionnaires. Non, Martyn John Back, responsable depuis 1998 du département Bilingues aux Dictionnaires Le Robert à Paris, est dans la jeune quarantaine et parle avec passion des langues comme elles respirent aujourd'hui.

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

Martyn John Back, qui a piloté la nouvelle édition du dictionnaire français-anglais *Robert & Collins Senior*, était de passage à Montréal la semaine dernière. Le gros document est le résultat de quatre ans de travail pour une dizaine de personnes, une sorte d'équipe de veille lexicale qui puise dans la presse, la littérature et le langage parlé les mots pouvant être des candidats à l'insertion dans l'ouvrage de référence. «Il s'agit de revisiter les mots de la langue courante et de voir à ce que les traductions demeurent valides, dit-il, puisqu'elles sont déterminées non pas uniquement par le sens des mots mais aussi par les contextes dans lesquels ils s'emploient. Il faut que ces contextes représentent bien la vie du mot dans la langue.»

«Il ne s'agit pas simplement d'ajouter et de retirer des articles traduits, nous devons faire un travail d'analyse des usages. Et intégrer des exemples puisés à même le corpus plutôt que d'insérer des citations inventées par les lexicographes, certes crédibles mais non authentiques, comme c'était le cas auparavant.» Ainsi, explique-t-il, l'appartenance de *Robert & Collins* est de permettre à l'usager de s'exprimer dans la langue étrangère, au delà de la simple définition du vocabulaire. Son corpus, constitué de 700 millions de mots, est alimenté en permanence dans une sorte de photographie du français et de l'anglais d'aujourd'hui. Selon M. Back, on doit même tenir compte de la «mauvaise» langue puisqu'elle participe de son évolution: «Ce qui est bien rendu aujourd'hui a pu être considéré comme mal exprimé il y a quelques années.»

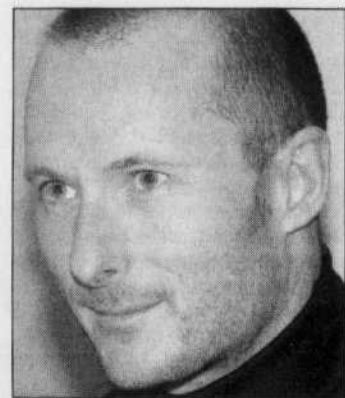
Les pièges de la traduction

Et les anglicismes? Bannis par les puristes et affublés ici d'une connotation politique, ceux-ci n'éveillent pas les mêmes résonances dans l'Hexagone, où d'ailleurs la langue n'est aucunement menacée.

«Pour beaucoup de gens en France, explique le lexicographe, en particulier les jeunes, les anglicismes, ça fait chic, branché. Prenez le mot live: pour les adolescents, il évoque le show-business des États-Unis, un peu le rêve américain en quelque sorte. Alors que pour vous, les Québécois, l'Amérique, vous vivez dedans tous les jours! Le contexte est à l'opposé.»

L'une des nouveautés intéressantes de la dernière livraison du *Robert & Collins*, c'est l'insertion d'encadrés sur les pièges de la traduction, encore une fois en fonction des situations. Pour cette recherche, on a demandé au responsable de la traduction au Conseil de l'Europe de signaler les mots dont la traduction attendue n'est pas nécessairement la bonne.

Les articles du dictionnaire sont complétés par des notes sur l'usage de l'anglais américain. «Aujourd'hui, poursuit Martyn Back, l'anglais international, c'est l'américain, d'ailleurs fort différent dans les mots mais aussi les expressions, la structure des phrases.» On ne peut certaine-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Martyn John Back

ment pas l'accuser de chauvinisme, lui qui est d'origine britannique!

L'anglais américain courant, ajoute-t-il, très influencé par la langue familière des Noirs, par le vocabulaire des surfers, filtre doucement dans l'anglais britannique. «Tout comme le verlan, l'argot des jeunes et des couches populaires des banlieues, qui s'est introduit dans la langue française. Pour certains, seul le mot beur est utilisé pour traduire la réalité de cette génération d'Arabes vivant en France. Il s'agit en fait du mot arabe en verlan, une sorte d'inversion des parties d'un mot.» Comme dans meuf pour femme. Verlan, dites-vous? Faites «à l'envers»... à l'envers.

Chat, surf et textos

La sixième édition du *Robert & Collins Senior* contient 350 000 mots et 600 000 traductions reflétant les usages contemporains. On y trouve antibogue, courriel, débiefier, famille recomposée, puis *bioterrorism*, *applet*, *cybersquatting*, *single-use*. On a augmenté la matière de 10 %... mais diminué le nombre de pages en jouant sur la minceur du papier et les espaces.

Et le chat, le surf, la langue techno, est-ce là une menace à la qualité de la langue? «Ce sont des usages familiers dans des contextes expéditifs précis, mais je crois qu'on continue à bien écrire et parler la langue.»

M. Back rappelle le véritable phénomène social que représentent en France les textos, ou SMS (Short Message System), ces courtes notes écrites sur les écrans des téléphones cellulaires qui en appellent forcément à une codification à cause de l'espace réduit et de la rapidité du message. «On ne sait jamais quelle influence de tels usages peuvent avoir ultimement sur la langue.» Elle est bien ratoureuse, la langue.

Prenons le mot *glamour*, par exemple. *Glamour*? Non, ce ne serait pas un anglicisme, n'en déplaise au «anglicismophobe». Selon Martyn Back, il aurait plutôt emprunté un chemin vers l'anglais mais à partir d'origines françaises. *Glamoureux*, tout ça.

ROBERT & COLLINS
SENIOR
DICTIONNAIRE
FRANÇAIS-ANGLAIS
ET ANGLAIS-FRANÇAIS
Les Dictionnaires Le Robert
Paris, 2002, 2480 pages

PUL-IQRC
HISTOIRE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA VILLE DE MONTRÉAL 1865-1975

Benoît Gaumer
Georges Desrosiers
Othmar Keel

COLLECTION Culture et Société
2-89224-332-7 • 300 pages • 28 \$

La ville de Montréal a bénéficié d'un service voué à la préservation et à l'amélioration de la santé de sa population pendant 110 ans, de 1865 à 1975. Au faite de son développement, ce service comptait un personnel de plus de 300 employés.

Des leur création, dans la première moitié du XIX^e siècle, les municipalités au Canada, à l'exemple de la Grande-Bretagne, se sont vu confier la responsabilité de ce qu'on a appelé successivement Hygiène publique et la santé publique.

Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Olivieri
librairie • bistro

UN BISTRO
DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS
DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. 514-739-3639
Fax: 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

ESSAIS

L'hyperpuissance américaine :
c'est la faute à l'Europe !HISTOIRE
Vie d'artiste

CATHERINE MORENCY

Peintre figuratif du début du siècle, Rodolphe Duguay fut l'élève de Suzor-Côté. Si on retient moins son apport à l'art québécois que celui de son maître, ce n'est pas simple affaire de talent. Duguay, malgré sa pratique forcée de la peinture et de la gravure, ne peut-être lui-même sa reconnaissance publique, assailli qu'il était par une humilité doublée d'une naïveté exacerbée. Ce sont ces traits de caractère, enrichis de réflexions sur la pratique naissante de l'art moderne au Québec, que nous donne à lire ce *Journal*, document inédit que publient maintenant les Éditions Varia.

Fervent admirateur de Duguay, Jean-Guy Dagenais a consacré une dizaine d'années à la préparation de cette édition du journal écrit entre 1907 et 1927. Il a donc pris soin de transcrire et d'annoter le récit autobiographique qu'il avait lu attentivement. Une présentation soignée (augmentée de notes, d'annexes et d'une partie visuelle de qualité) convainc que cette publication est bien l'œuvre de deux hommes. Alors que la part de création revient indubitablement à Duguay et que son journal demeure une entreprise littéraire dont il est le seul signataire, Dagenais fait preuve d'une curiosité aiguë. Commentateur discret, il a su enrichir le texte de commentaires, d'ajouts, de notes et d'informations biographiques, en faisant preuve d'un jugement et d'une parcimonie qu'appréciera le lecteur attiré par l'aspect intimiste que suppose une telle publication. Le journal est ainsi lu comme un témoignage mais aussi comme un testament, l'héritage secret d'un grand solitaire. Et si le parcours artistique, spirituel et moral de Duguay se révèle des plus transparents tout au long du journal, l'intervention de Dagenais apporte une dimension réflexive à l'œuvre.

Au contact du témoignage sincère et intérieur de l'artiste, le biographe partage avec le lecteur un questionnement justifié. « *La vie et l'œuvre de cet homme témoignent d'un passé bien révolu, écrit-il en guise d'introduction aux sept cents pages qui vont suivre. Est-il possible maintenant de regarder, avec des yeux neufs et dépouillés de mépris, cette période obliérée? Est-ce possible de l'aborder dans un esprit d'ouverture afin d'en découvrir l'incomparable richesse?* »

De Nicolet à Montréal en passant par les années d'apprentissage à Paris, les pèlerinages à Lisieux, à Lourdes et à Venise, c'est un Rodolphe Duguay en plein essor que nous découvrons. Un peintre qui témoigne de son profond attachement à l'exploration artistique, lien enrichi par une quête incessante du sacré. Un document qui s'adresse au dilettante comme à l'admirateur de l'œuvre picturale de Duguay.

JOURNAL (1907-1927)

Rodolphe Duguay
Texte édité
par Jean-Guy Dagenais
Éditions Varia
Montréal, 2002, 752 pages

compte et de perpétuer ses erreurs. Or un Américain comme Lewis Lapham, auteur de *Djihad américain* (Éditions Saint-Simon, 2002, 204 pages), vous reprochait dans *Le Point* récemment de vous méprendre sur l'état réel — donc sur les faits — de la société américaine, laquelle est selon lui « en pleine crise ».

J.-F. R. Mais je lui réponds point par point, dans le même numéro du *Point*. Il dit que l'enseignement est en désérence aux États-Unis, mais c'est partout le cas en Occident, et en particulier en France. Notre ministre de l'Éducation nationale, Luc Ferry, a récemment signalé que l'illettrisme avait progressé en France. C'est dû à une conception de l'enseignement selon laquelle il ne faut plus enseigner, où l'élève doit tout découvrir par lui-même. Il ne faut jamais le forcer à travailler. Moi, en tant qu'ancien professeur de lycée, je ne comprends pas ces méthodes. Ensuite, Lapham cite deux ou trois exemples qui sont tout autant applicables à l'Europe. À la fin, il parle de Saddam Hussein et de l'Irak d'une perspective totalement européenne qui consiste à dire que l'administration américaine a tort d'envisager des solutions pour un problème qui n'existe pas!

Le Devoir. Et cette possible intervention en Iraq, qu'en pensez-vous?
J.-F. R. Je suis tout prêt à admettre que la solution du président des États-Unis — l'intervention militaire — peut présenter des inconvénients. Mais de là à dire qu'il n'y a pas de problème Saddam Hussein, c'est stupide. Donc, pour tout vous dire, son texte me paraît consternant.

Le Devoir. Vous êtes implacable à l'égard de l'Europe. Ne tombez-vous pas vous-même dans le même type de travers que les anti-américains: une sorte d'anti-européisme?

J.-F. R. En tout cas, je suis pour l'Europe, pour l'Union européenne. Mais je constate qu'elle ne fonctionne pas en tant que centre de décision politique. Nous n'osons pas prendre des décisions, nous avons horreur de cela, parce qu'on n'est pas toujours d'accord. Et ça ne nous aide pas à résoudre les problèmes internes à l'Europe. Si les États-Unis n'étaient pas venus nous aider pendant le conflit du Kosovo, nous aurions été incapables de le régler. Nous avons supplié l'Amérique d'intervenir, car l'Europe s'était déshonorée au moment de la Bosnie. Ils acceptent à contre-cœur. Et après? On les engueule! On leur dit qu'ils ont fait ça par impérialisme. C'est ce type de contradictions dont est pétri l'anti-américanisme.

L'OBSESSION
ANTI-AMÉRICAINNE

Jean-François Revel
Plon
Paris, 2002, 300 pages



Jean-François Revel: « Les Américains ne peuvent pas parler au sérieux les critiques justifiées si on en fait, par ailleurs, qui sont totalement fantaisistes. »

néral, et, plus particulièrement, sur les États-Unis. Quant à l'Europe, elle refuse de voir que c'est elle-même qui a fabriqué l'hyperpuissance américaine puisqu'elle a, au XX^e siècle, déclenché deux guerres civiles suicidaires, devenues les guerres mondiales à l'issue desquelles elle s'est retrouvée complètement ruinée et dévastée. Elle a gagné ces guerres — si on peut dire — grâce à l'intervention américaine, par deux fois, puis ensuite elle fut reconstruite économiquement par l'intervention des fonds américains, surtout après la Seconde Guerre mondiale, après le plan Marshall. Elle a été sauvée du péril stalinien par le Pacte Atlantique. Elle a de surcroît inventé les deux régimes les plus criminels de tous les temps: le communisme et le nazisme. L'Europe s'est autodétruite au XX^e siècle. Et la Russie? Ce ne sont quand même pas les États-Unis qui l'ont obligée à adopter le communisme. Au fond, le problème, c'est que nous projetons, nous, Européens, les conséquences de nos propres erreurs sur les États-Unis. Nous prenons l'effet pour la cause. La puissance des Américains, c'est l'effet, ce n'est pas la cause.

Le Devoir. Vous dites que l'anti-

américanisme nourrit la superpuissance des États-Unis. Mais toute puissance requiert une opposition. Alors quelle serait une saine opposition à celle-ci? En d'autres termes, « la critique des États-Unis est légitime et nécessaire », écrivez-vous, mais quand viret-elle à l'obsession contre-productive?

J.-F. R. Quand elle fait aux États-Unis des reproches qui ne reposent pas sur les faits. Les critiques fondées, il y en a. Tout pays mérite des critiques, surtout quand il a le rôle des États-Unis, qui interviennent dans tous les problèmes mondiaux. Mais les Américains ne peuvent pas prendre au sérieux les critiques justifiées si on en fait, par ailleurs, qui sont totalement fantaisistes. Ou bien lorsqu'on leur reproche des choses qui sont la conséquence de notre propre incapacité d'avoir une politique. Prenez l'Union européenne: elle se plaint souvent de ce qu'elle appelle « l'unilatéralisme » américain. Mais quand les États-Unis consultent l'Europe sur un problème précis, celle-ci n'a souvent aucune solution à proposer. Donc, forcément, à ce moment-là, les États-Unis agissent seuls.

Le Devoir. Vous insistez sur les faits, et vous reprochez à l'anti-américanisme de ne pas en tenir

Jean-François Revel, essayiste, éditorialiste, académicien, défend les États-Unis et pourfend les anti-américains: rien là de très surprenant. Un de ses livres les plus connus, *Ni Marx ni Jésus*, abordait le même sujet il y a quelque 32 ans. L'écrivain avait commencé à remettre à jour ce livre avant le 11 septembre 2001, projet qu'il a complété depuis. Et puisque, en un an, nous semblons être passés de « nous sommes tous Américains » à « nous sommes tous anti-américains », son analyse du « fonctionnement, des causes et des conséquences » de ce qu'il qualifie d'« obsession » tombe à point nommé.

ANTOINE ROBITAILLE

Le Devoir. Ça ne va pas, M. Revel?

Jean-François Revel. Non, écoutez, je suis submergé d'interviews. J'en ai donné 40 en un mois! Je suis épuisé. Dites-moi, pourquoi les journalistes n'écrivent-ils donc plus d'article? Pourquoi font-ils des interviews au lieu des comptes rendus?

Le Devoir. Bonne question! Sont-ce les journalistes? Bien des lecteurs préfèrent cette formule... [qu'en pensez-vous, lecteurs?]

Envoyez votre réponse à: arobitaille@sympatico.ca

J.-F. R. Nous ne sommes pas forcés de les suivre. Parce que c'est une grave erreur: dans le compte rendu, on parle de ce qu'il y a dans le livre. L'interview ne révèle pas grand-chose. On veut que l'auteur y résume sommairement le livre. Mais moi, j'ai horreur de ça! Un livre qui a pris des années de travail ne peut pas être résumé « sommairement ». Dans une interview, vous pouvez énoncer deux ou trois thèses, mais vous ne pouvez pas détailler les arguments. À mes yeux, c'est comme ça qu'on tombe dans une culture de l'affirmation: M. Untel pense ceci, un autre pense cela... Il n'y a là rien d'intéressant: ce qui importe, c'est « pourquoi » il le pense!

Le Devoir. D'accord, alors... pourquoi pensez-vous qu'on hait les États-Unis, surtout à gauche, en France, alors que ces deux nations ont toujours appartenu au même camp: la révolution, le républicanisme, la démocratie, les droits de l'homme?

J.-F. R. D'abord, ce n'est pas uniquement à gauche. Il y a en France un anti-américanisme de droite extrêmement virulent. Celui de De Gaulle est particulièrement spectaculaire. Il y a aussi l'anti-américanisme d'extrême droite. Le Pen dit que les États-Unis sont « l'ennemi suprême de la France » et du reste du monde. Quant au fait que la France et les États-Unis ont le même parcours: la démocratie, la république, etc., je dirais « non ». L'Europe a connu d'innombrables dictatures, des coups d'État, des régimes autoritaires ou totalitaires, les États-Unis, jamais. L'histoire de France au XIX^e siècle est une alternance incessante de régimes dictatoriaux et de régimes relativement démocratiques. Mis

à part la Grande-Bretagne, tous les pays européens ont sombré au moins une fois dans la dictature et ont eu beaucoup de mal à adopter la démocratie. C'est ce qui rend spécialement ridicule l'accusation souvent portée aux États-Unis d'être un régime encourageant le fascisme: c'est sans doute un des seuls pays n'ayant pas eu de régime fasciste au cours des deux derniers siècles.

Le Devoir. Mais les États-Unis ont soutenu des régimes autoritaires.

J.-F. R. Oui, c'est vrai. On peut le déplorer. Mais ceux qui disent que, pour cette raison, les États-Unis ne sont pas démocratiques doivent aussi refuser cette épithète à la France et à la Grande-Bretagne, qui ont appuyé un nombre de dictatures en Asie, en

Afrique, etc. Il faut quand même rappeler que les États-Unis ont souvent œuvré en faveur de la défense et du progrès de la liberté. Prenez la libération de l'Europe. Certes, les Américains ont soutenu Somoza au Nicaragua, mais ils ont lutté contre d'autres dictateurs: Rafael Trujillo, à Saint-Domingue. Quant à Castro, il faut se souvenir de l'aide que la CIA lui a apportée pour renverser Batista. Les États-Unis ont été parmi les premiers à reconnaître le nouveau régime castriste. C'est seulement après, parce que Castro s'était placé sous les ordres de Moscou, que les États-Unis l'ont combattu.

Le Devoir. Il y a différents anti-américanismes, dites-vous.
J.-F. R. Oui, en Amérique latine, ils disent toujours: jadis, on avait des universités remarquables à Mexico, à Lima, etc., pourquoi sommes-nous devenus des pays relativement sous-développés? Pourquoi cette réussite de l'Amérique du Nord? Évidemment, au lieu de s'interroger sur leurs propres responsabilités, ils accusent les États-Unis d'impérialisme. Pour les pays arabo-islamiques, l'analyse a été faite abondamment par Bernard Lewis. La civilisation arabe a été brillante. Mais la plupart de ces pays n'ont souvent pas pris le virage de la modernité et sont finalement restés en marge du développement technique, politique, économique du reste du monde. Ici encore, au lieu de s'interroger sur eux-mêmes, ils rejettent la responsabilité d'abord sur l'Occident, en gé-



DES IDÉES

Le bonheur de lire

100 ROMANS FRANÇAIS
QU'IL FAUT LIRE

Hélène Gaudreau
et François Ouellet

Éditions Nota bene

315 p. 13,95 \$

Hélène GAUDREAU
et François OUELLET
100 romans français
qu'il faut lire

« Ce généreux voyage au pays
du grand roman français s'avère
un réel plaisir de lecture et une
franche réussite pédagogique. »

Louis Comellier, *Le Devoir*

Éditions Nota bene

ÉDITIONS TRAIT D'UNION
Des essais pour penser
le XXI^e siècle:

Politique de la parole
Singularité et communauté

Sous la direction de Pierre Ouellet

TRAIT D'UNION
LE BOUILLONNAIRE

Auteurs:
Jean Pierre Faye
Jacques Rancière
Marc Angenot
Jean-Philippe Uzel
Régine Robin
Gad Soussana
Catherine Mavrikakis

Gérard Bucher
Michaël La Chance
Karine Drolet
Alexis Nouss
Lionel Ruffel
Simon Harel
Pierre Ouellet
Georges Leroux

www.traitdunion.net

Aux Presses de l'Université Laval

Mélanie Lanouette
FAIRE VIVRE OU FAIRE
CONNAÎTRE
Les défis de l'enseignement religieux
en contexte de renouveau pédagogique,
1936-1946
MÉLANIE LANOQUETTE
192 pages • 20 \$

Frédéric Laugrand
MOURIR ET RENAIÎTRE
La réception du christianisme par les
Inuit de l'Arctique de l'Est canadien
(1890-1940)
FRÉDÉRIC LAUGRAND
578 pages • 40 \$

Femme, mystique et missionnaire
Marie Guyart de l'Incarnation
Sous la direction de RAYMOND BRODEUR
478 pages • 30 \$ • 2001

Marie de l'Incarnation
Entre mère et fils: le dialogue des vocations
Sous la direction de RAYMOND BRODEUR
162 pages • 20 \$ • 2000

Sur la terre comme au ciel
La gestion des rites par l'Église catholique
du Québec (fin XVII^e - mi XIX^e siècle)
OLIVIER HUBERT
360 pages • 30 \$ • 2000
Laurent du PREX LIONEL GROULX - Fondation
Saint Germain 2000 offert par l'Institut
d'histoire de l'Amérique française

Catéchisme et identité culturelle
dans le diocèse de Québec
RAYMOND BRODEUR
320 pages • 30 \$ • 1998

Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381
Télec. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Collection
Religions, cultures et sociétés
Sous la direction de
Brigitte Caulier et Raymond Brodeur



TROIS-RIVIÈRES

du 4 au 13 octobre 2002

18^e édition

INFO-FESTIVAL : 1-819-379-9813 HÔTEL GOUVERNEUR : - 819-379-4550

ACTIVITÉS TOUS LES JOURS OU PRESQUE...

Repas-Poésie	5, 6, 12 & 13 octobre	5 - 13 octobre	5 - 13 octobre
11h00 Muffin-poésie Librairie Morin 4000, des Forges (819) 694-1116	12h00 Dîner-poésie Angéline Ristorante 313 A, des Forges (819) 372-0468	12h00 Dîner-poésie 18h30 Souper-poésie Resto Le St-André 1140, St-Prosper (819) 376-5811	12h00 Dîner-poésie 18h30 Souper-poésie Le Lupin 376, St-Georges (819) 370-4740
5, 6, 12, 13 octobre 12h00 Dîner-poésie	7-11 oct. : dîner 5-13 oct. : souper 12h00 Dîner-poésie 18h30 Souper-poésie	7-11 octobre 12h00 Dîner-poésie	6-11 & 13 octobre 18h30 Souper-poésie
Resto-bar Le Comice 334, des Forges (819) 370-6655	Au Four à bois 329, Laviolette (819) 373-3686	Bouff'Elles Café 767, St-Maurice (819) 378-6963	Bistro St-Germain 401, St-Roch (819) 372-0607
5, 6, 10, 11, 12, 13 oct. 18h00 Souper-poésie Restaurant Gaspard 475, des Forges (819) 691-0680	10-11 octobre 18h00 Souper-poésie La Becquée 4970 des Forges (819) 372-1881	4-13 octobre Rencontres-poésie 15h00 et 19h30 Librairie Morin 4000, des Forges (819) 694-1116	5-13 octobre J'écris vos poèmes avec vous : 13h-15h 20h00-21h30 Marches de l'Hôtel- de-ville de T-R
Atelier-poésie 6, 8, 9, 10, 11, 13 oct. Atelier d'écriture 15h00 Salle régionale Maison de la culture 1425, Pl. Hôtel-de-ville	Apéro-poésie 5 - 13 octobre 15h00 Poèmes de jour Café-Gal. Embuscade 1571, Badeaux (819) 374-0652	Apéro-poésie 9 - 13 octobre 17h00 Apéro-poésie Bistro l'Atrium 45, St-Antoine	Apéro-poésie 5 - 13 octobre Apéro-poésie Café Bar Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925
5 - 13 octobre 17h00 Apéro sans fumée	5 - 13 octobre 17h00 Apéro-poésie	Récital-poésie 6 & 10 octobre 19h00 Récital	Récital-poésie 5-10, 12-13 octobre 20h30 Récital- Poésie Café Bar Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925
Bar L'Hexagone-Delt 3620, Notre-Dame (819) 376-1991	Resto-bar Le Comice 334, des Forges (819) 370-6655	poésie Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925	Jazz-poésie 13 octobre 20h00 Jazz-poésie Maison de la Culture 1425, Pl. Hôtel-de Ville
Récital-poésie 7 - 12 octobre 20h30 Chansons-poésie Resto-bar Le Comice 334 des Forges (819) 370-6655	Récital-poésie 8 octobre 20h00 Musique-poésie Le Maquisart, 10 \$ 323 des Forges (819) 379-0235	Impro-poésie 13 octobre 19h30 Impro-poésie Le Maquisart 3\$, 4\$, 323, des Forges (819) 379-0235	Jazz-poésie 13 octobre 20h00 Jazz-poésie Maison de la Culture 1425, Pl. Hôtel-de Ville
Poèmes milieu de soirée 10 - 13 octobre 21h30	Poèmes de nuit 4 - 13 octobre 23h00 Poèmes de nuit 01h00 Voix off Café Bar Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925	Ciné-poésie 5 - 13 octobre 14h00 : 6, 13 oct. 19h30 : 3, 4, 9, 11 octobre 20h00 : 12 octobre	858, Laviolette (819) 376-4459

Liste des poètes invités

Les gagnants des prix de poésie

- Raymond, André
- Prix Piché de poésie
- Gagné, Nicole
- Prix Piché de poésie
- Préfontaine, Yves
- Tinissat St-Sulpice/Estuaire
- Boily, Mathieu
- Prix Émile-Nelligan de poésie
- Élie, Turcotte
- Festival International de la Poésie
- Giroux, Robert
- Grand Prix Littéraire de la ville de Sherbrooke
- Malenfant, Paul C.
- Prix de Gouverneur Général du Canada
- Désert, Jean-Marc
- Prix Félix-Antoine-Savard de poésie
- Beaulieu, Victor Lévy
- Prix Athanas-Daniel
- de Bellefeuille, Normand
- Prix Radio-Canada
- Prix OLYMPIQUES de POÉSIE
- de Grandpère, Isabelle
- Prix SEC Jeanne Calvez
- Côté, Maxime
- Prix intercollégial de poésie

Autres invités du Québec

- Beausoleil Claude
- Bertrand Claudine
- Bernard Denise
- Chollette Mario
- Daoust Jean-Paul
- Deland Monique
- Despatie Stéphane
- Poirier Bernard
- Roberge Éric
- Vasseur Annie Melin

Poètes de la relève du Québec

- Arnsauk Anick
- Bélanger Martin
- Bienvenue Yann (Québec)
- Bissonnette Thierry
- Blo Maggie
- Bohémier Marjolaine
- Boisvert Jean
- Boulangier Patrick
- Dandurand Micheline
- Desrochers Jean-Simon
- Dumas Simon
- Dupuis Léon Guy
- Labrie Pierre
- Lafronière Louise
- Mignault Béatrice
- Picher Stéphane
- Ricard Karen
- Tremblay Bertrand

Autres poètes québécois

- Alarie Donald
- Arnsauk Aline (Québec)
- Acquelin José (Québec)
- Balta Christine
- Beaulieu Germaine
- Blais Marie-Claire (Québec)
- Eloim Louise (Québec)
- Bersianik Louky (Québec)
- Boucher France (Québec)
- Boucher Micheline
- Brousseau Nicole (Québec)
- Coppens Patrick (Québec)
- Dargis Daniel (Québec)
- Desrosiers Claudine (Québec)
- Des Rovers Paucelle (Québec)
- Devault Gilles (Québec)
- Fournier Danielle (Québec)
- Gaudet Gérard
- Ghalem Nadia (Québec)
- Hack Philippe
- Jean Guy (Québec)
- Joly Suzanne
- Joyal Denise (Québec)
- Kinim D. (Québec)
- Klang Gary (Québec)
- Klimov Alexis (Québec)
- Laverdure Bertrand (Québec)
- Lecomte Luc
- Lehoucq Michel (Québec)
- Marchamps Guy

JOUR(S) DE PRÉSENCE

JOUR(S) DE PRÉSENCE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1													
2													
3													
4													
5													
6													
7													
8													
9													
10													
11													
12													
13													

- Mestokasho Rita (Québec)
- Neveu Angéline
- Nicolas Sylvie (Québec)
- Painchaud Jeanne
- Perrier Luc
- Peyrouse Anne
- Posthion Jean-Noël (Québec)
- Plamondon Réjean (Québec)
- Renaud Aline (Québec)
- Richard Lyne
- Riopel Jean-Éric (Québec)
- Riverin Agnès
- Roy Bruno
- Roy Marcelle (Québec)
- Souad Carolyn Marie (Québec)
- Trudel Alexandre (Québec)
- van Schendel Michel
- Vignault François (Québec)
- Villemaine Yolande
- Watteyne Nathalie (Québec)

Poète public invité :

- Thibault Martin

Autres festivals :

- Dyck Régina (Allemagne)
- Institute de la Première Chaîne radio de Radio-Canada
- Brognet Éric (Québec)
- Chanson Herménégilde (Nouveau-Brunswick)
- Dreyfus Ariane (France)
- Garneau Michel (Québec)
- Godel Vahé (Suisse)
- Maulpoix Jean-Michel (France)
- Monette Hélène (Québec)
- Stubbe Gwenaelle (Belgique)
- Voisard Alexandre (Suisse)

Poètes du monde :

- Bernal Vicky Lora I (Colombie/Espagne)
- Blaiz Gérard (France)
- Bounimovitch Evgueni (Russie)
- Bracho Coral (Mexique)
- Cambau Laure (France)
- Campos Marco Antonio (Mexique)
- Cerrato Laura (Argentine)
- De Cria Franck (Belgique)
- Diop Mamadou Thiore (Sénégal)
- Di Pasquale Roberto (Argentine)
- Egan Desmond (Irlande)
- El Ouazzani Hassan (Maroc)
- Gonouat Claire (Suisse)
- Draghinescu Rodica (Roumanie)
- Hajjar Bassam (Liban)
- Kadianski Kiril (Bulgarie)
- Kam Sophie Heidi (Berkina Faso)
- Kurapel Alberto (Chili)
- Lance Alain (France)
- Libert Béatrice (Belgique)
- Malpica Luis Armenta (Mexique)
- Mesquida Biel (Majorque/Espagne)
- Montoya Myriam (Colombie)
- Paludo Armando Alanis (Mexique)
- Pratt Sylvia (Mexique)
- Rodowska Krystyna (Pologne)
- Rafat Susanna (Catalogne/Espagne)
- Sunahara Marie (Japon)
- Sundergård Morten (Danemark)
- Stucco Valeriu (Roumanie)
- Suzanne Luan (Macédoine)
- Talenti Elisabet (Pays Basque/Espagne)
- Waldman Anne (États-Unis)

Canada français

- Bossé Paul (Nouveau-Brunswick)
- Boisjoli Jean (Ontario)
- Champeau Nicole V. (Ontario)
- Cook Margaret Michèle (Ontario)
- Duval Jean (Colombie-Britannique)
- Duval Jean (Colombie-Britannique)
- Duval Jean (Colombie-Britannique)
- Font Lasard (Nouveau-Brunswick)
- Lacomb Charles (Ontario)
- Labanc Gilles (Manitoba)
- Thérien Michel (Ontario)
- Valières Michel (Ontario)
- Voly Christian (Manitoba)

JOUR(S) DE PRÉSENCE

JOUR(S) DE PRÉSENCE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1													
2													
3													
4													
5													
6													
7													
8													
9													
10													
11													
12													
13													

Le vendredi 4 octobre

17h00. OUVERTURE OFFICIELLE DU FESTIVAL. Maison de la Culture, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. En collaboration avec les Journées Nationales du goût et des saveurs. Tous les poètes sont présents. Remise du Grand Prix du Festival International de la Poésie à Élie Turcotte (Québec), des Prix-Piché-de-Poésie de l'UQTR. 1er) à André Raymond (Ontario), 2e) à Nicole Gagné (Québec), du Prix-de-Poésie-Félix-Antoine-Savard à Jean-Marc Desgent (Québec). Lancements des Écrits des Forges, Estuaire, Arcade, Exit, Lèvres urbaines. Lancement des livres des poètes invités. Présentation officielle des poètes. Vernissage de *Ligne dormante* : René Derouin (Québec), de *Fragments de territoire* : René Derouin (Québec), de *Exit* : Alain Reno (Québec).

23h00. Poèmes de nuit. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Jazz et Poésie. Musiciens : Par Hasard Jazz Trio. Poètes : Evgueni Bounimovitch (Russie), Vienc Llorca I Berrocal (Catalogne/Espagne), Desmond Egan (Irlande), Paul Bossé (Nouveau-Brunswick), Nathalie Watteyne, Marcelle Roy, Nadia Ghalem, Marie-Claire Blais, Nicole Brasseur (Québec).

Le samedi 5 octobre

13h00-15h00. J'écris vos poèmes avec vous. Marches de l'Hôtel-de-ville, 1325, Place de l'Hôtel-de-Ville, Trois-Rivières, (819) 379-9815. Poète : Martin Thibault (Québec).

15h00. Café-poésie-Librairie Clément Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4155. Entrevue : Gérard Gaudet. Poète : Marie-Claire Blais (Québec).

20h30. Soirée de poésie. Éditions Trois-Pistoles. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poète : Victor Lévy Beaulieu (Québec). Lancement du recueil de poèmes de Alfred Garneau (Québec).

Le dimanche 6 octobre

13h30 Rencontre-poésie. Centre culturel Champs Vallons, 1320, 8e rang, Sainte-Mélanie, (450) 669-9742. Poètes : Marie Sunahara (Japon), Charles Leblanc (Manitoba), Morten Sundergård (Danemark), Valeriu Stancu (Roumanie).

14h00. Intervention de René Derouin dans le cadre de l'exposition *Le fleuve retrouvé*, estampes et peintures de René Derouin (Québec). Poèmes : Pierre Morency (Québec). Galerie d'Art du Parc, 864, des Ursulines, (819) 374-2355.

15h00. Café-poésie-Librairie Clément Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4155. Entrevue : Gérard Gaudet. Poète : Victor Lévy-Beaulieu (Québec).

17h00-18h30. Apéro-poésie. Éditions Trypique fêtent ses 25 ans (Québec). Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Yan Bienvenue, Thierry Bissonnette, Blo Maggie, Anick Arnsauk (Québec). Les 25 premières personnes se verront remettre un livre de poésie par l'éditeur.

18h00. Souper-poésie. Restaurant L'Envol, 688 St-Antoine, La Tuque, (819) 523-4428. Musicien : Keith Olsen. Poètes : Franck De Crits (Belgique), Krystyna Rodowska (Pologne), Laure Cambau (France), Éric Roberge (Québec).

Le lundi 7 octobre

17h00. Apéro-poésie-sans-fumée. Bar l'Hexagone, Hôtel Delta, 1620, Notre-Dame, (819) 376-1991. Poètes : Michel Thérien (Ontario), Jean Boisvert, Blo Maggie, Yan Bienvenue, Jean-Éric Riopel, Anne Peyrouse (Québec).

18h30. Souper-poésie. Restaurant Bistrot St-Germain, 401, St-Roch, (819) 372-0607. Poètes : Michel Thérien (Ontario), Louky Bersianik, Blo Maggie, Nathalie Watteyne, Bertrand Tremblay (Québec).

23h00. Poèmes de nuit. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Jean Boisjoli, Jean Boisvert, José Acquelin, Louky Bersianik, Thierry Bissonnette, Anick Arnsauk, Alexis Klimov, Aline Renaud, Agnès Riverin, Jean-Éric Riopel (Québec).

Le mardi 8 octobre

15h00-17h00. Poèmes du milieu du jour. Café Galerie L'Embuscade, 1571, Badeaux, (819) 374-0652. Poètes : Rodica Draghinescu (Roumanie), Jean Boisvert (Québec).

17h00. Apéro-poésie. Resto-Bar Le Comice, 334, des Forges, (819) 370-6655. Poètes : Coral Bracho (Mexique), Roberto Di Pasquale (Argentine), Desmond Egan (Irlande), Béatrice Libert (Belgique), Luis Armenta Malpica (Mexique), Marie Sunahara (Japon), Ann Diamond (Colombie-Britannique), Michel Thérien (Ontario).

20h30. Musique et poésie. Le Maquisart, 323, des Forges, (819) 379-0235. Musiciens : Trio Boris. Poèmes : Jacques Prévert (France). Coût : 10,00 \$ tx inc.

Le mercredi 9 octobre

15h00. Café-poésie-Librairie Clément Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4155. Entrevue : Gérard Gaudet. Poète : Evgueni Bounimovitch (Russie).

17h00. Apéro-poésie. Écrits des Forges. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Coral Bracho (Mexique), Marco Antonio Campos (Mexique), Roberto Di Pasquale (Argentine), Luis Armenta Malpica, Armando Alanis Pulido (Mexique), Luan Starova (Macédoine), Jean-Paul Daoust, Réjean Plamondon (Québec).

17h00-19h00. Rencontre-Poésie. Café St-Georges, 250, rue Hériot, Drummondville, (819) 475-3500. Poètes Laura Cerrato (Argentine), Biel Mesquida (Majorque/Espagne), Myriam Montoya (Colombie), France Boucher (Québec).

19h00. Récital-poésie. Resto-Bar Le Somnambule, 599, 4e rue, Shawinigan, (819) 537-5718. Poètes : Kiril Kadianski (Bulgarie), Béatrice Libert (Belgique), Krystyna Rodowska (Pologne), Morten Sundergård (Danemark), Germaine Beaulieu (Québec).

20h30. Jazz-poésie : *Jazz sur les livres*. Le Maquisart, 323, des Forges, (819) 379-0235. Musiciens : Guillaume Marchand, Philippe Roy, Érik Laprade. Chanteuse : Gisèle Biron. Poète : Jean-Paul Daoust (Québec). Coût : 10,00 \$ tx. incl.

Le jeudi 10 octobre

12h15-14h00. Conférence Science et poésie. Collège Laflèche, 1687, boul. du Carmel, local 01 (819) 375-7546. Conférencier et poète : Réjean Plamondon, ex-directeur de l'École Polytechnique de Montréal (Québec).

15h00. Café-poésie-Librairie Clément Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4155. Entrevue : Gérard Gaudet. Poète : Léonard Forest (Nouveau-Brunswick).

18h00. Souper-musique-poésie. Restaurant La Becquée, 4970, boul. des Forges. Réservations : (819) 372-1881. Poètes : Sophie Heidi Kam (Burkina Faso), Alberto Kurapel (Chili), Alain Lance (France), Bertrand Laverdure, Élie Turcotte (Québec).

19h00-20h15. Récital. Les Éditions de l'Hexagone et les Éditions VLB (Québec). Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Yves Préfontaine, Aline Apostolaka, Danielle Fournier, Martin Bélanger, Philippe Haec, Michel van Schendel (Québec).

20h30. Érotisme et poésie. Resto-Bar Le Comice, 334, des Forges, (819) 370-6655. Poète : Gilles Hamelin. Chansons et poésie : Guy Marchamps. Poètes : Laure Cambau, Alain Lance (France), Jean-Paul Daoust, Danielle Fournier, Claudine Bertrand, Monique Deland, Christine Balta (Québec).

Le vendredi 11 octobre

10h00-11h30. Première Rencontre des Écrivains 2002. Radios publiques francophones. Organisée par la Première Chaîne de Radio-Canada. Salle Cogeco du Musée Québécois de Culture Populaire, 200 rue Laviolette, (819) 372-0406. Thème : *Situations / Identités / Mouvements*. Poètes : 5 des poètes suivants : Jean-Michel Maulpoix, Ariane Dreyfus (France), Alexandre Voisard, Vahé Godel (Suisse), Éric Brognet, Gwenaelle Stubbe (Belgique), Herménégilde Chiasson (Nouveau-Brunswick), Hélène Monette et Michel Garneau (Québec). Animateur : Michel Garneau (Québec).

14h30-16h00. Deuxième Rencontre des Écrivains 2002. Radios publiques francophones. Organisée par la Première Chaîne de Radio-Canada. Salle Cogeco du Musée Québécois de Culture Populaire, 200 rue Laviolette, (819) 372-0406. Thème : *Dire - Écrire - Dénier l'indéfini*. Poètes : 5 des poètes suivants : Jean-Michel Maulpoix, Ariane Dreyfus (France), Alexandre Voisard, Vahé Godel (Suisse), Éric Brognet, Gwenaelle Stubbe (Belgique), Herménégilde Chiasson (Nouveau-Brunswick), Hélène Monette et Michel Garneau (Québec). Animateur : Michel Garneau (Québec).

19h00. Récital en langue espagnole : *X tarde atónal de poesia y musica*. Salle Rodolphe-Mathieu, pavillon Michel-Sarrasin, Université du Québec à Trois-Rivières, (819) 370-1502. Poètes : Coral Bracho (Mexique), Laura Cerrato (Argentine), Luis Armenta Malpica, Armando Alanis Pulido (Mexique).

19h00. Poèmes en langue anglaise. Église anglicane St-James, 811, des Ursulines, (819) 374-6010. Poètes : Anne Waldman (États-Unis), Ann Diamond (Colombie-Britannique), Gary Klang, Carolyn Marie Souaid (Québec).

20h00. Musique et poésie. Rendez-vous des Arts de Grand-Mère, Église St-Stephen, 111, 5e avenue, secteur Grand-Mère de Shawinigan. Réservations : (819) 538-3136 ou (819) 538-5448. Groupe Entre-Temps. Coût : 20,00 \$

21h30. Poèmes de milieu de soirée. Bistrot Atrium, 45, St-Antoine. Poètes : Alain Lance (France), Biel Mesquida (Majorque/Espagne), Armando Alanis Pulido (Mexique), Ann Diamond (Colombie-Britannique), Christian Violy (Manitoba), Carolyn Marie Souaid, Jean-Simon Desrochers (Québec).

Le samedi 12 octobre

10h00-11h30. Troisième Rencontre des Écrivains 2002. Radios publiques francophones. Organisée par la Première Chaîne de Radio-Canada. Salle Cogeco du Musée Québécois de Culture Populaire, 200 rue Laviolette, (819) 372-0406. Thème : *Expressions - traductions*. Poètes : 5 des poètes suivants : Jean-Michel Maulpoix, Ariane Dreyfus (France), Alexandre Voisard, Vahé Godel (Suisse), Éric Brognet, Gwenaelle Stubbe (Belgique), Herménégilde Chiasson (Nouveau-Brunswick), Hélène Monette et Michel Garneau (Québec). Animateur : Michel Garneau (Québec).

13h00-17h00. Les cordes à poèmes. Exposition de tous les poèmes écrits lors concours du FIP et dans les écoles. Tous les poètes présents y accrochent un poème. Place de l'Hôtel-de-Ville. ACTIVITÉ FAMILIALE.

14h00. GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE 1 : dédiée à la mémoire du poète Alfred DesRochers. Maison de la Culture, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. Prix : 10,00 \$ Tx incl. Réservations entre 11h00 et 18h00 : (819) 380-9797 ou billetterie@v3r.net ou 1 (866) 416-9797 (sans frais). Poètes : 01. Claude Beausoleil (Québec) 02. Anne Waldman (États-Unis) 03. Paul Chanel Malenfant. Prix du Gov. général du Canada (Québec) 04. Evgueni Bounimovitch (Russie) 05. Laura Cerrato (Argentine) 06. Yves Préfontaine. Prix Estuaire des Terrasses St-Sulpice (Québec) 07. Mamadou Traoré Diop (Sénégal) 08. Hassan El Ouazzani (Maroc) 09.

Rodica Draghinescu (Roumanie), 10. Jean-Marc Desgent. Prix Félix-Antoine-Savard de Poésie (Québec)

11. Kiril Kadianski (Bulgarie) 12. Mathieu Boily. Prix Émile-Nelligan de Poésie (Québec)

13. Bassam Hajjar (Liban) 14. André Raymond. Prix-Piché-de-Poésie de l'UQTR (Ontario) 15. Sophie Heidi Kam (Burkina Faso) 16. Alain Lance (France) 17. Luis Armenta Malpica (Mexique) 18. Biel Mesquida (Majorque/Espagne) 19. Myriam Montoya (Colombie) 20. Robert Giroux (Grand Prix Littéraire de la ville de Sherbrooke)

21. Krystyna Rodowska (Pologne) 22. Susanna Rafart (Catalogne/Espagne) 23. Franck De Crits (Belgique) 24. Rita Mestokoshu (Québec) 25. Morten Sundergård (Danemark) 26. Valeriu Stancu (Roumanie) 27. Elisabete Tolarexipi (Pays Basque/Espagne) 28. Léonard Forest (Nouveau-Brunswick) 29. Normand de Bellefeuille, Grand Prix de Poésie Radio-Canada et Prix Olympe de Poésie (Québec) 30. Élie Turcotte, Grand Prix du Festival International de la Poésie (Québec).

14h30-16h00. Quatrième Rencontre des Écrivains 2002. Radios publiques francophones. Organisée par la Première Chaîne de Radio-Canada. Salle Cogeco du Musée Québécois de Culture Populaire, 200 rue Laviolette, (819) 372-0406. Thème : *Matières résurgentes*. Poètes : 5 des poètes suivants : Jean-Michel Maulpoix, Ariane Dreyfus (France), Alexandre Voisard, Vah

DE VISU

ARTS VISUELS

Catalogue des passions détraquées

**LA PARODIE DU MONDE
SELON
MYRIAM LAPLANTE**
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri, salle J-R120
Jusqu'au 5 octobre

**BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR**

Depuis une dizaine d'années qu'elle a quitté Montréal pour Rome, l'artiste Myriam Laplante a réussi à s'inscrire de belle façon dans le circuit des expositions en Europe. Elle assure une présence marquée en Italie, notamment à la galerie Il Ponte Contemporanea, en plus d'exposer à Naples, à Madrid et, plus près de nous, à New York, où elle est représentée par la Annina Nosei Gallery. De fait, sa dernière exposition solo à Montréal remonte à 1994 (Dare-Dare) et sa dernière présence à Montréal, à 1998, dans le cadre d'une exposition de groupe, *Between Body and Soul*, au centre Saidye Bronfman. On la retrouve maintenant, en solo, à la galerie de l'UQAM, dans une exposition aussi singulière que sa production.

Si, de prime abord, les stratégies mises en place par Laplante peuvent sembler familières, développant dans la photo, dans la sculpture et dans la vidéo un art de la mascarade, c'est d'abord et avant tout un ton que l'artiste défend avec brio. Tragique, théâtrale à outrance, éclatée, la production de Laplante est essentiellement centrée sur l'art du portrait. Autoportrait en larmes, portraits d'animaux en peluche, sortes de mascottes, images de fantômes maniérés: le travail de Laplante élabore un véritable catalogue des passions au cynisme exacerbé.



Le fantôme en pleurs, performance de Myriam Laplante, 1996.

Au-delà des catégories courantes des corps lisses, grotesques ou du corps politique, les corps de Laplante sont travestis et se prêtent à un éventail de poses loufoques, mais, comme le souligne le texte de la commissaire et directrice de la galerie de l'UQAM, Louise Déry, ces corps dénotent un malaise, une «palette d'attitudes» où se dessine «un portrait de l'artiste en mal d'existence». La commissaire, croisée cette semaine, n'hésite pas à placer l'art de La-

plante entre les personnages de Michel Tremblay (première manière, soit ceux proches de l'aliénation, ajouterait-on) et le cinéma de Fellini, des pôles tout ce qu'il y a de plus justes lorsqu'il s'agit de synthétiser la portée de cette pratique.

Dans certaines œuvres se (re)jouent certains épisodes de la photographie naissante, dans lesquels, au centre d'un théâtre parodique et maniériste (constante dans le travail de l'artiste), des spectres aux mimiques caricaturales reviennent et semblent recréer sous nos yeux la scène de leur trépas.

Espiègle, la production de Laplante l'est sans aucun doute. Mais terriblement sérieuse également, en particulier lorsque ses images font revivre sous forme de fantômes les personnages de *Aurore, l'enfant martyre*. À cette enseigne, le drame omniprésent des personnages de l'artiste se fait voir au grand jour. Caricaturales, de petites statues sont disposées çà et là, dans ce qui tient lieu de présentoir, regardant au sol, esseulées, apeurées, regardant vers le ciel, qui reprennent la panoplie des personnages de l'imaginaire des contes: le diable y est, le marchand de sable aussi, ainsi que le loup-garou et la sorcière, tous des types ostracisés, mis à part en raison de leurs comportements pour le moins socialement peu acceptables.

Ce plateau de fantaisies, prolongé dans les performances

troublantes de l'artiste représentées en galerie par le truchement de bandes vidéo, évoque, tel un miroir déformant, un environnement en dépression chronique, à travers la dépeinture de comportements primaires, canal de prédilection de l'artiste.

Rien n'est tout à fait orthodoxe dans cette exposition dont le mode de présentation des œuvres mime les bouleversements émotifs auxquels sont livrés les personnages factices de Laplante, hors de toute rationalité. Faisant fi de tout regroupement thématique, chronologique, stylistique ou disciplinaire, larguant même la cohésion de chacune des séries, l'exposition se consulte mieux qu'elle ne se visite. Le mélange œuvre à titre de modèle d'organisation des pièces.

Tirant à elle les espaces théâtraux des œuvres, l'exposition, du moins l'essentiel, est juché sur un plancher élevé, un socle qui souligne la théâtralité de l'ensemble. Sur ce socle, des murs disposés presque de façon pêle-mêle brisent jusqu'à la cohérence qui serait attendue d'une exposition à caractère rétrospectif (on remonte jusqu'en 1992).

Le catalogue de l'exposition n'a pu résister à cette pression de l'imaginaire et affiche une facture aussi éclatée. L'ensemble forme un tout rompu à la logique de l'art de Myriam Laplante, celle de la parodie intelligemment menée.

Sens dessus dessous

DÉRIVE
Bertrand R. Pitt
Galerie B-312
372, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 403
Jusqu'au 5 octobre

**BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR**

Jamais les œuvres de Bertrand R. Pitt ne nous ont déçu jusqu'à maintenant. Ni ses *Intermittences*, croisées à la galerie Verticale en 1998, pas plus que son *Le Bruit des yeux* (1996) à Occurrence n'avaient rien pour laisser indifférent. Sa nouvelle installation vidéo, actuellement présentée à B-312, d'une simplicité effarante, est également désarmante d'efficacité.

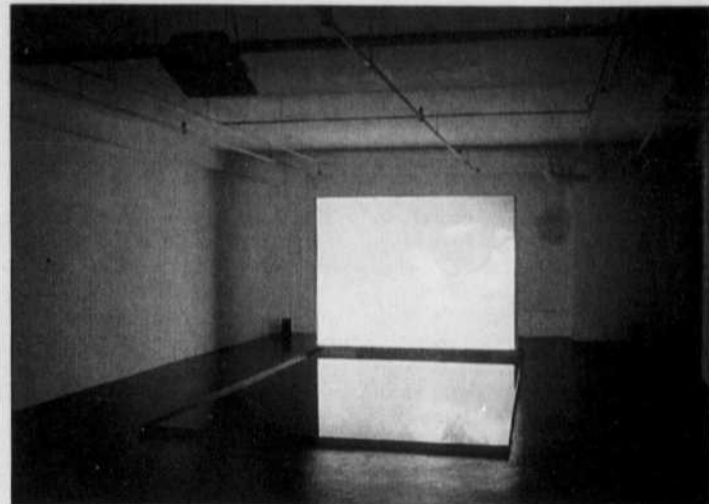
Créée dans les studios de la Fondation Christoph-Merian à Bâle, l'installation *Dérive* est intimement liée à un séjour de l'artiste en Suisse, dont elle aspire à rendre la dimension vertigineuse du paysage. L'installation reconstitue avec succès les impressions perçues par l'artiste: «[...] aux abords de ces sommets du monde, ce jour-là, à cet instant précis, sous cette lumière et de mon point de vue, le ciel et la terre se confondaient, devenaient réversibles», écrit-il dans ses notes de travail.

Cette réversibilité, Bertrand R. Pitt la rend par un dispositif simple. Un écran se reflète dans un l'eau calme d'un bassin, son

image se renverse. Dans une pièce assombrie, au gré d'un ralentissement extrême du défilement de l'image, la terre et le ciel, effectivement s'embrassent au point de se fusionner. Et nos repères de ficher le camp. Le bruit sourd qui baigne l'espace contribue à suggérer la suspension du temps que le ralentissement de l'image suggère.

À maintes reprises, des installations furent formulées de cette manière et de multiples dispositifs destinés à rafraîchir le regard porté sur les choses ont été expérimentés, et cela à la suite de nombreuses propositions artistiques qui cherchent à rendre innommables ce qui se présente aux yeux. Malgré tout, *Dérive* parvient une fois de plus à déstabiliser. C'est sa plus grande réussite, comme si l'artiste avait trouvé une iconographie juste pour activer de nouveau ce jeu de miroirs. Dans la double scène qui se déroule devant nos yeux, le paysage perd son équilibre, la terre ressemble à un ciel à demi-couvert et ce ciel aussitôt rappelle des images de la terre vue de très haut.

Entre les deux images liées par une même temporalité — elles sont visibles en même temps — se jouent des registres perceptuels élémentaires. Toutefois, dans ce paysage reflété dans le bassin, l'horizon disparaît, échoue à départager les éléments et alors les repères s'abîment.



Dérive, 2000, de Bertrand R. Pitt.

SOURCE GALERIE B-312



Poupées (Petite fille blonde), de Myriam Laplante, sculpture, 2000.

SOURCE GALERIE DE L'UQAM



UNE FÊTE POUR L'ŒIL!

La grande rétrospective
SUZOR-COTÉ
au Musée du Québec
le samedi 26 octobre
transport, conférence,
repas, visite...

À voir absolument!

(514) 276-0207

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Violaine GAUDREAU
PORTRAIT D'UNE VOIX — ŒUVRES RÉCENTES

Bertrand CARRIÈRE
SIGNES DE JOUR — PHOTOGRAPHIES

Expositions jusqu'au 5 octobre 2002

GALERIE SIMON BLAIS

520, boulevard Saint-Lazare H2T 1S1 (514) 949-1165

GALERIE BERNARD
EXPOSITION CLAUDE VERMETTE
du mercredi 18 septembre au samedi 19 octobre 2002

«TRACES ET SIGNES»
(choix d'œuvres depuis 1947)

90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4
Téléphone: (514) 277-0770

Horaires de la galerie:
du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

David Lafrance
Chansons d'amour

Du 12 septembre au 12 octobre 2002

Galerie Yergeau du Quartier Latin
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal
Tél.: 514.843.0955

Du mercredi au samedi de 13h à 17h,
le vendredi de 13 à 21 heures

JEAN NOËL
LA MÉCANIQUE DES FLUIDES

29 SEPTEMBRE 2002 - 23 FÉVRIER 2003

L'ANNÉE DU CHEVAL
par Bruce Roberts

25 SEPTEMBRE > 2 OCTOBRE 2002

GALERIE D'ART DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
vente et location

Mardi jeudi vendredi 11-16 h • Mercredi 11-17 h • Samedi 12-18 h • Dimanche 13-17 h

1390 Sherbrooke Ouest
514 285 1611

CIRCA

GALERIE I **ROBERT SAUCIER**
GALERIE II **MANUELA LALIC**

Du 14 septembre au 12 octobre 2002

Vernissage le samedi 14 septembre de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél.: 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

JÉRÔME FORTIN. ICI ET LÀ
JUSQU'AU 5 JANVIER 2003

REVOIR RIOPELLE
JUSQU'AU 5 JANVIER 2003

LES SIÈCLES DE L'IMAGE
EN PERMANENCE

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, RUE WILFRID-CORBELL, JOLIETTE (450) 756-0311
www.bw.qc.ca/musee.joliette

LE DEVOIR

DE VISU

EXPOSITION

Espaces à occuper

LA DEMEURE

18 artistes
Optica et ailleurs dans la ville de Montréal
372, Sainte-Catherine Ouest, espace 508
Jusqu'au 7 décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Le Centre Optica inaugure la saison avec *La Demeure*, une exposition qui a de l'envergure sans faire dans le spectaculaire. C'est que, bien que réunissant dix-huit artistes (du Québec, de l'Ontario et de la France) et combinant plusieurs volets en galerie, sur le Web et ailleurs dans la ville (sites extérieurs et appartements privés), l'exposition fait dans la discrétion. Certaines œuvres en effet exposent les ressorts de l'intimité et se dissimulent en empruntant la texture familière du quotidien et de l'univers domestique.

Mais l'exposition n'a pas seulement pour trame la banalité journalière. Au contraire, elle revient sur le thème de la demeure pour en déloger les valeurs de fixité et de protection qu'on lui prête habituellement. Tout y est plus mobile, les gens comme les habitats, et l'existence prend des formes de stylisation vraiment peu coutumières. Les œuvres en général sont le théâtre d'interférences entre les sphères publiques urbaines et privées de la maison. Ces derniers enjeux ont peut-être été maintes fois évoqués dans l'art actuel, mais la commissaire de l'exposition, Marie Fraser, parvient à nous faire voir leur pertinence autour d'un thème bien ciblé qui se traduit avec éloquence dans la sélection des artistes: l'expo met le doigt sur une convergence indéniable de préoccupations dont l'investissement par de multiples avenues rend compte d'une riche complexité.

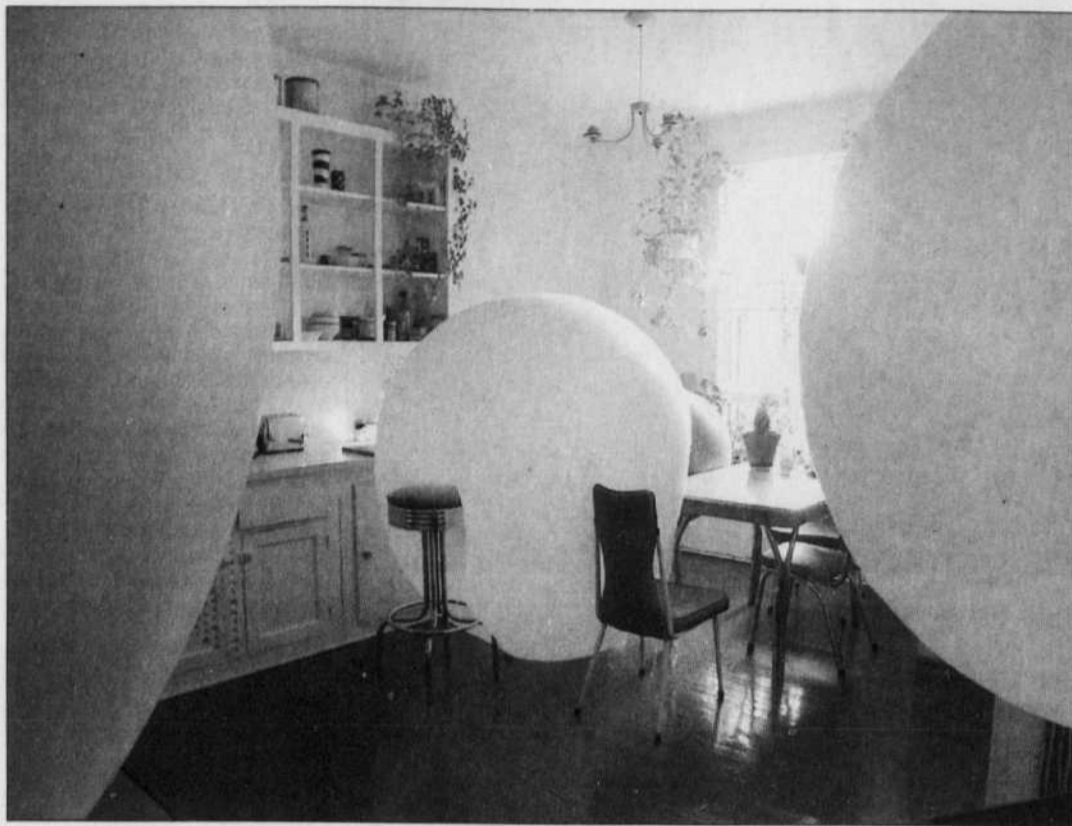
Un premier volet reçoit le visiteur en galerie et montre principalement des photographies documentant des performances et des interventions urbaines réalisées ailleurs et dans un passé récent. C'est le cas de *Cozy*, de l'artiste torontois Janet Morton, installation qui consistait à habiller une maison d'un délicat tricot en patchwork, lequel git, telle une dépouille, dans la salle sous les photos. Un peu de guingois, une fois vêtue, la maison devient métaphoriquement un corps social vivant et poreux. L'œuvre repose ainsi habilement sur les contrastes entre dureté et mollesse, puis entre l'intime et le public. La maison comme extension du corps apparaît sous une variante rudimentaire dans *Abri-Cabijo*, intervention réalisée à Bogotà par l'artiste Constanza Camelo, qui faisait intervenir des couvertures de feutre faisant référence aux sans-abri de la ville.

Les préoccupations sociales et politiques traversent donc également les œuvres rassemblées, si bien que la demeure dans cette expo n'évoque pas des espaces de repli, que ceux-ci soient physiques ou abstraits. Autre levier actionné dans cette perspective, celui de l'écologie (du mot grec *oikos*, maison) avec *Kit + Artengine = Borderline Developments*. Le collectif, composé d'artistes, d'architectes et d'urbanistes, a implanté chez Optica une succursale de sa compagnie factice, dont les fictions immobilières marquent des sites industriels contaminés. Au mur, plus loin, s'alignent des maquettes de Kim Adams qui amplifient ironiquement les lubies domiciliaires qu'il a photographiées, des maisons mobiles où s'enchevêtrent travail et loisir. Les maquettes de l'artiste émerveillent autant qu'elles installent un malaise grinçant.

Un lit emblématique

L'habitat se traduit aussi par, le mobilier, chez Claudine Cotton, avec le lit comme emblème de l'intimité, et par les objets qui composent le quotidien. Le projet Web de Marie-Ange Guillemot expose des espaces de vie en mutation et les enquêtes de Daniel Olson (il vient chez vous sur demande) tracent des portraits d'individus en archivant, selon un processus subjectif adoptant la fiche, des objets tirés de leur environnement personnel.

L'habitat comme espace premier d'esthétisation de la vie se présente de manière aboutie dans *Home Projects* de Steve Topping, qui a élu domicile pendant six mois sur le toit d'un édifice, à même un abri. Les photos informent sur la nature solitaire de l'exercice, ce qui, par extension, souligne l'absence dans cette expo de la cellule familiale conven-



The Occupants, d'Ana Rewakowicz. Par une simple opération, des ballons-sondes imposants coïncident entre le mobilier, l'installation devient bombée, fait effleurer le regard sur les objets du locataire, rendant inévitable la promiscuité avec les lieux et entre les visiteurs.

tionnelle qu'on penserait associée à la demeure — symptôme de son éclatement? Chose certaine, bien que le nomadisme et la précarité soient désormais de mise, les relations sociales continuent de se tisser au sein de tribus ou de groupes ayant des affinités communes. Leur reconfiguration s'affiche notamment dans *Convivialités électives*, de Jean-François Prost, et prendra en octobre une forme inusitée dans *Co-habitations hors champs*, projet d'habitation temporaire avec Marie-Suzanne Désilets aux abords de la Métropolitaine.

Les interventions extérieures se savourent autrement, carte en main (on se la procure à la galerie). Et peut-être pas non plus, si le hasard vous amène à elles. Sur des espaces verts offerts à la vue, les travaux de Lani Maestro et de Mary Sui Yee Wong (qui s'apprécie de nuit) proposent des cabanes qui se distinguent par leur fabrication, empreinte d'un certain exotisme, mais qui s'avèrent plus décevantes. Alexandre David (dont le travail sculptural et photographique récent occupe présente-

ment une salle du Musée d'art contemporains de Montréal) fournit une expérience équivoque du lieu à partir d'un dispositif de bois.

Vous risquez de devenir un objet du regard si vous apprivoisez le *Trou* de Michel de Broin. Au dire du gardien, l'œuvre, une caravane située au centre-ville, attire plusieurs curieux par sa cavité ronde qui peut les recevoir. Il faudra peut-être fouiller des yeux les murs de briques pour repérer les *Trimings* de Shelley Miller, des ornements floraux éphémères faits de meringue. Les œuvres extérieures de l'exposition ont aussi les relations sociales pour prétexte, mais elles concernent moins les rapports de l'artiste au spectateur. Plus

souvent, une chorégraphie des regards s'installe au sein même du public qui s'examine en train d'expérimenter les œuvres et vit une proximité inhabituelle, souvent ponctuée de dialogues.

C'est ce qui risque d'arriver au sein des deux appartements privés qui reçoivent les œuvres de Danielle Sauvè, des vidéos joliment bons, et d'Ana Rewakowicz avec *The Occupants*. Par une simple opération, des ballons-sondes imposants coïncident entre le mobilier, l'installation devient bombée, fait effleurer le regard sur les objets du locataire, rendant inévitable la promiscuité avec les lieux et entre les visiteurs. Autre rondeur qui pourrait attirer l'attention, celle du

ventre de Rachel Echenberg. Lors d'une performance, cet après-midi à la Place des Arts (13h-16h), elle fera visiter de manière sonore une demeure fondamentale, son corps où se loge un fœtus. Intrigant? Pourquoi ne pas sortir de chez vous pour répondre à l'invitation? Pour en savoir davantage sur les autres activités prévues au calendrier par le centre, consultez le site Internet (www.optica.com) ou téléphonez au (514) 874-1666.

Liste des artistes

Kim Adams, Michel de Broin, Constanza Camelo, Claudine Cotton, Alexandre David, Marie-Suzanne Désilets, Rachel Echenberg, Marie-Ange Guillemot, Kit+Artengine = Borderline Developments, Lani Maestro, Shelley Miller, Janet Morton, Daniel Olson, Jean-François Prost, Ana Rewakowicz, Danielle Sauvè, Steve Topping, Mary Sui Yee Wong

L'exposition revient

sur le thème

de la demeure

pour en déloger

les valeurs de fixité

et de protection

qu'on lui prête

habituellement

Alain LAFRAMBOISE

VISIONS DOMESTIQUES II

Photographies

Jusqu'au 5 octobre

Dans le cadre des *journées de la culture* rencontres chez Graff avec Alain Laframboise

les vendredi 27, samedi 28 et dimanche 29 septembre à 14 h

galerie

Graff

963, rue Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
514-526-2616 • graff@videotron.ca
www.graff.ca

royal l'appui du ministère de la Culture et des Communications du Québec

AVIS AUX ARTISTES PROFESSIONNELS DES ARTS VISUELS ET DES MÉTIERS D'ART



Concours national d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement

PROJET
UNIVERSITÉ CONCORDIA, MONTRÉAL
PAVILLON INTÉGRÉ GÉNIE,
INFORMATIQUE ET ARTS VISUELS

En vue de la construction du nouveau Pavillon intégré Génie, Informatique et Arts visuels sur le campus Sir George Williams de l'Université Concordia, le ministère de la Culture et des Communications, en collaboration avec l'Université Concordia, annonce la tenue d'un concours national d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement.

L'œuvre extérieure bidimensionnelle se déploiera sur la paroi de verre du mur rideau, légèrement incliné à sa base et surplombant l'entrée localisée à l'extrémité est du nouveau pavillon situé à l'angle des rues Mackay et Sainte-Catherine Ouest. Cette paroi de verre, de grande dimension, mesure 22 mètres de hauteur sur 25 mètres de largeur. L'artiste se montrera particulièrement attentif à conserver à cette surface de verre, qui s'élèvera à 17 mètres du sol, sa transparence et les jeux de lumière naturelle qui viendront éclairer les divers locaux, bureaux et ateliers situés sur les étages.

Tel un écran qui animera la vie montréalaise, l'œuvre servira de repère visuel pour marquer la présence de l'Université Concordia dans ce quartier. Pour obtenir plus de précisions concernant les spécifications techniques et visuelles, on peut consulter le site Web : <http://buildings.concordia.ca>.

Le budget alloué à la réalisation de cette œuvre d'art est de 423 596 \$, taxes en sus.

Un comité de sélection de six personnes retiendra les candidatures de cinq artistes chevronnés qui seront invités à présenter une maquette ainsi que des devis technique, d'entretien et budgétaire précis. Une somme de 7 000 \$, taxes en sus, sera accordée à chaque artiste pour l'élaboration de sa proposition.

Conditions d'admission

- Être un artiste professionnel ou un groupe d'artistes professionnels au sens de la Loi sur le statut professionnel des artistes des arts visuels, des métiers d'art et de la littérature et sur leurs contrats avec les diffuseurs;
- avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu et résider au Québec depuis au moins un an;
- informer par écrit le Ministère de son intention de participer au concours, au plus tard le 28 octobre 2002. Le cachet de la poste fera foi de la date d'envoi;
- envoyer son curriculum vitae et dix diapositives d'œuvres personnelles récentes et d'œuvres publiques permanentes. Pour ces dernières, mentionner le budget de réalisation;
- joindre une lettre décrivant son intérêt pour le concours et les raisons d'y participer.

Tout dossier incomplet sera retourné à l'envoyeur.

Ministère de la Culture et des Communications
Service de l'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement
225, Grande Allée Est, Bloc C, rez-de-chaussée
Québec (Québec) G1R 5G5

Pour renseignements : Francine Paul : (514) 873-4699
francine.paul@mcc.gouv.qc.ca
www.mcc.gouv.qc.ca



Yolande
Yocha
Charest

Du 1^{er} octobre au 7 octobre 2002

GALERIE LE 1040
1040 MAH-AVE, MONTRÉAL (QUÉBEC)

DESSIN & CREATIVITÉ
AVEC BRUCA ROBERTS

ATELIER DE DESSIN
DU 20 OCTOBRE AU 25 OCTOBRE

Dans un cadre enchanteur au cœur des montagnes des Cantons de l'est venez vivre une semaine d'épanouissement créatif où le dessin est l'outil privilégié pour faire émerger votre force créative

Informations et réservations
Tél.: 514-938-0731 courriel: madinquebec@sympatico.ca

MIMIBOURG

ombres et lumière

Michel Pinault
photographe

jusqu'au 7 octobre 2002
du lundi au dimanche de 13h à 16h

entrée libre
Église Saint-Nom-de-Jésus
4215, rue Adam (Métro Pie IX)
Renseignements
maison de la culture
Maisonneuve
(514) 872-2200
www.ville.montreal.qc.ca/maisons
Ville de Montréal